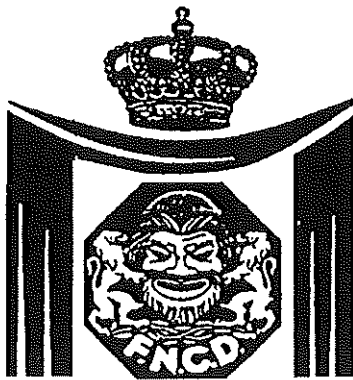




NE COUPEZ PAS MES ARBRES

(Texte intégral)

Comédie
en deux actes
de
William Douglas Home

Titre original :
**Lord George
knew my father**

version française
de
Marc-Gilbert Sauvaion

Cette pièce a été représentée pour la première fois à
Paris le 24 septembre 1954 au Théâtre de la COMEDIE
CAUMARTIN, dans une mise en scène de Fernand
LEDOUX et un décor de Raoul GUIRAUD

FNCD

Vous êtes priés de ne faire aucune mar-
que, annotation, de ne biffer aucun mot ou
phrase de la présente brochure, que vous
recevez en prêt.

Pensez aux autres comédiens qui la re-
cevront après vous.

Pensez aussi au coût de cette brochure
que vous détérioreriez et qu'il faudrait rempla-
cer.

Merci

Le bibliothécaire de la F.N.C.D.

F.N.C.D.
Bibliothèque

16737

WILLIAM DOUGLAS HOME

Ne coupez pas mes arbres

Titre original :
« Lloyd George knew my father »

Comédie en 2 actes

*Version française
de*

Marc-Gilbert Sauvageon

FÉDÉRATION NATIONALE
des
CERCLES DRAMATIQUES
DE LANGUE FRANÇAISE
BIBLIOTHÈQUE

LIBRAIRIE THEATRALE
3, RUE DE MARIVAUX
75002 PARIS

F.N.C.D.
Bibliothèque

NE COUPEZ PAS MES ARBRES

de William Douglas Home
Texte intégral

Version française
de Marc-Gilbert Sauvajon

DISTRIBUTION

(par ordre d'entrée en scène)

RICHARDSON, le Maître d'hôtel

Lady Sheila BELMONT, femme de Sir William

Sir William BELMONT, Général en retraite

HUBERT, leur fils

MAUD, femme d'Hubert

SABY, fille d'Hubert et de Maud

SIMON, jeune photographe de presse

Révérend TREVOR, le pasteur du village

Mise en scène

Décors

Costumes

Eclairages

Régie éclairages

Montage sonore

Régie son

Régie scène

PERSONNAGES : par ordre d'entrée en scène

RICHARDSON, le maître d'hôtel

Lady Sheila BELMONT, femme de Sir William

Sir William BELMONT, général en retraite

HUBERT, leur fils

MAUD, femme d'Hubert

SABY, fille d'Hubert et de Maud

SIMON, jeune photographe de presse

Révérant TREVOR, le pasteur du village.

EPOQUE : de nos jours.

DECOR : la grande pièce de la vieille demeure de Lady et Lord Belmont.

F.N.C.D.
Bibliothèque

ACTE I

PREMIER TABLEAU

Le grand salon de la demeure (historique) de Lord et Lady Belmont, quelque part aux environs de Londres. L'ancien et le moderne s'y mêlent avec beaucoup de bonheur. Tout autour, par de larges échappées, on aperçoit le magnifique parc qui entoure la maison.

Accrochés aux murs, quelques portraits représentant les principaux Belmont qui, à diverses époques, ont jadis honoré la famille. A la place d'honneur, celui de Sir Douglas Belmont, en armure et à cheval. Contrairement à tous les autres, ce portrait-là n'est pas d'aplomb. Il penche d'un côté.

Au lever du rideau (c'est le matin et il fait beau, bien qu'on soit en automne), Richardson achève de dresser les couverts pour le petit déjeuner. Il y en a sept. Puis il pose sur la table le courrier du matin, dont un journal sous bande.

Au moment de sortir, il s'aperçoit que le tableau penche. Il en rectifie la position d'un geste que l'on sent machinal.

Sheila (Lady Belmont) entre à cet instant.

RICHARDSON. — Bonjour milady. Le petit déjeuner est servi.

SHEILA. — Merci, Richardson. (Regard au tableau) Ce pauvre Sir Douglas était encore de travers ?

RICHARDSON. — Il penchait, milady, comme

d'habitude.

SHEILA. — C'est un homme qui n'a jamais réussi à tenir d'aplomb sur un cheval, même en peinture.

Va s'asseoir à la table.

Les autres vont à la chasse, ce matin. Vous êtes courant ?

RICHARDSON. — Oui milady. Les sandwiches sont prêts.

Entre Sir William Belmont. Général Sir William Belmont pour être tout à fait exact. Piste presque mais sourd.

SHEILA. — Bonjour, William.

SIR WILLIAM, à Richardson. — Elle a dit quelque chose ?

SHEILA, élevant la voix. — Bonjour William ! C'est ça que j'ai dit !

SIR WILLIAM. — Me le dis tous les matins, bon Dieu ! Poutre manie, tout de même !

S'assied à la table, lui tapote gentiment la main.

Ça va, chérie ?

SHEILA. — Ça va, mon général, la soupe est bonne. Tiens, il y a une lettre pour toi.

Elle la lui tend. Il la prend, la regarde.

SIR WILLIAM. — A encore glissé, à propos !

SHEILA. — Qui a glissé ?

SIR WILLIAM. — Mon édredon. Ai beau border le lit, il glisse toujours ! Pire qu'un serpent ! Pour tout de même pas rester assis sur une chaise à le surveiller ! Connaitrais pas un truc, pas hasard ?

SHEILA. — Tu n'as qu'à coucher dessus !

RICHARDSON. — Puis-je me retirer, Sir William ?

Sir William est en train de contempler la lettre.

SIR WILLIAM, absorbé. — Etes chez vous, mon vieux ! Merci d'être venu ! Couvrez-vous bien, surtout !

Sortie de Richardson.

SHEILA. — Je te signale que c'est Richardson, notre maître d'hôtel.

SIR WILLIAM. — Bien sûr que c'est Richardson ! A été mon ordonnance pendant toute la guerre ! Dunkerque d'abord, puis tout le fourbi en Afrique avec le vieux Monty ! Un type formidable !

SHEILA. — Richardson ?

SIR WILLIAM. — Monty ! Et l'autre, le type d'en face, pas un manchot non plus ! Comment, déjà ?

SHEILA. — Rommel.

SIR WILLIAM. — Ont fait une vachement belle partie dans le sable, tous les deux ! Tout ça est écrit dans mes mémoires !

SHEILA. — Je sais, chéri.

Prend le journal.

L'ennui, avec les généraux, c'est que dès qu'ils ont fini une guerre, ils la racontent !

Elle a ouvert le journal. Brusque changement de ton.

Il l'a fait ! Que le diable l'emporte !

Sir William a repris la lettre.

SIR WILLIAM. — Me demande de qui ça peut être...

SHEILA, le nex dans le journal. — Mon propre fils ! Aplati comme une crêpe devant tous ces morveux de l'Hôtel de Ville ! Lui, un Belmont !

SIR WILLIAM, retourne la lettre. — Même pas mis son nom au dos de l'enveloppe ! Obligé d'ouvrir, quoi !

Il le fait.

SHEILA, le nex dans le journal. — Il n'a pas dit un mot ! Pas un ! Plus muet qu'une carpe dans une sautoie.

Pose le journal d'un air à la fois calme et farouche.

Que Dieu lui pardonne parce que, moi, je ne lui pardonnerai pas !

SIR WILLIAM, lisant la lettre. — C'est de Gérard ! Nous invite à déjeuner lundi chez lui ! A tué un chevreuil, le bougre ! Nous irons ?

SHEILA. — Lundi ? Tu iras si tu veux mais sans moi !

SIR WILLIAM. — Absurde ! Pourquoi ?

SHEILA, simple. — Parce que je serai morte.

SIR WILLIAM. — Hein ?... Ah oui, c'est vrai ! Tous ces jours cette foutue idée enfoncée dans le crâne, hein ? Pire qu'un clou !

SHEILA, nette. — Oui ! Je t'ai prévenu il y a trois mois que, moi vivante, les bulldozers de cette morveuse de municipalité ne promèneraient pas leurs sales chenilles dans le parc historique des Belmont pour y faire passer cette autoroute de malheur !

SIR WILLIAM. — S'agit pas d'une autoroute, bon Dieu ! Tout juste un petit bout de bretelle ! (Geste) Grand comme ça ! Et puis ce n'est pas encore fait !

SHEILA. — C'est écrit en toutes lettres dans le journal ! Les travaux commenceront lundi matin à huit heures trente ! Eh bien lundi matin à huit heures pile, il n'y aura plus de lady Belmont !

SIR WILLIAM. — Un joyeux petit déjeuner en perspective ! Vois ça d'ici !

SHEILA. — Tu t'en prendras à Hubert ! Notre fils nous a trahis, William ! Il y avait une dernière réunion hier soir à l'Hôtel de Ville et il n'a même pas ouvert la bouche pour protester ! Et il est député !

SIR WILLIAM. — Foutu métier !

SHEILA. — Le futur lord Belmont s'est déculotté hier soir comme aucun mâle de la famille ne l'avait encore fait depuis huit cents ans ! Ça aussi, tu peux l'écrire dans tes Mémoires !

SIR WILLIAM. — Ont jamais été éditées, à propos ! Tout de même ombétant d'être le seul général de cette

guerre qui n'a pas encore fait publier ses Mémoires ! Ai l'air de quoi ?

SHEILA, agacée. — Fiche-moi la paix avec tes Mémoires ! Aucun éditeur ne veut en entendre parler ! Ils disent tous qu'on sait dès le début comment ça finit !

SIR WILLIAM, indigné. — Videmment ! Pouvais tout de même pas terminer par le sacre d'Adolf Premier à Westminster, bon Dieu !

SHEILA. — Le problème n'est pas là ! Pour le moment il s'agit d'Hubert ! On était en train de nous scalper et il n'a pas dit un mot ! Il avait bien trop peur de manquer de voix par la suite !

SIR WILLIAM. — Normal ! Ai été aphone moi aussi, en 41, pendant trois jours ! Vachement déprimant, surtout dans un char d'assaut !

SHEILA, exaspérée. — Pour de manquer de voix aux prochaines élections ! C'est ce que je veux dire !

SIR WILLIAM. — Pardon, chérie. Avais mal compris !

SHEILA. — Qui m'a jamais comprise, ici, à part les poissons rouges de la pièce d'eau ? Crois-moi, il vaut mieux que je m'en aille ! Au moins je ne verrai pas saccager un parc qui a été donné à lady Anne Belmont en 1193 par Richard-Cœur-de-Lion !

SIR WILLIAM. — Adorait les rouscos, le bougre ! Leur donnait toujours des parcs, après !

SHEILA. — Il l'a donné, un point c'est tout ! On ne coulera pas du béton sur nos fleurs et on ne jettera pas nos arbres par terre !

SIR WILLIAM, sarcastique. — Surtout pas l'arbre de Tim Carson, hein ? Est sacré, celui-là !

SHEILA. — Sacré, oui ! Mon premier souvenir d'amour y est toujours accroché...

SIR WILLIAM. — Je sais ! Pas la peine de me raconter la suite, la connais par cœur !

Sheila sourit à son souvenir.

SHEILA. — J'avais quinze ans, Tim en avait dix-huit...

2

SIR WILLIAM, résigné. — Et voilà ! En avant toute ! SHEILA, rêveuse. — J'aimais bien grimper dans les branches de cet érable. Par temps clair j'arrivais à voir l'église du village et le petit pont sur la rivière... Mais ce jour-là j'étais montée trop haut !

SIR WILLIAM, pas content. — Me feras penser à te parler de ma cousine Carol, après !

SHEILA, enchaînée. — Je n'ai plus osé redescendre ! Je suis restée cramponnée à ma branche et je me suis mise à pleurer !

SIR WILLIAM. — Et voilà le foutu kangourou qui s'amène sur sa foutue bicyclette !

SHEILA. — Je ne savais pas encore qu'il était Australien. Je le voyais pour la première fois ! Il passait dans le chemin creux. J'ai crié, il s'est arrêté et il a franchi la haie d'un seul bond !

SIR WILLIAM, froid. — Tout à fait banal pour un kangourou, chérie ! Vraiment pas de quoi tirer un fou d'artifice !

SHEILA. — Il avait les cheveux blonds comme la paille et des taches de rousour partout ! Il est arrivé sur ma branche, il m'a regardée en souriant et il m'a embrassée...

SIR WILLIAM. — Ce type est le plus grand coup de pied au cul qui se soit jamais perdu dans la région !

SHEILA. — Sa bouche avait un goût de fraise... Tu ne peux pas savoir ce que ça a été !

SIR WILLIAM, sec. — Exact ! Encore jamais eu l'occasion d'embrasser un Australien !

Elle le regarde en souriant.

SHEILA. — Tu grognes pour me faire plaisir ou parce que tu es vraiment jaloux ?

SIR WILLIAM. — Sais pas. Ai horreur de cette histoire, en tout cas !

SHEILA. — Tu sais très bien que je n'ai jamais revu Tim ! Il repartait le lendemain pour Sydney !

SIR WILLIAM. — N'avait qu'à repartir la veille !

SHEILA. — J'avoue que je me demande de temps en temps ce qu'il est devenu...

SIR WILLIAM. — Doit garder des moutons, sûrement ! Tous les Australiens gardent des moutons !

SHEILA, petit sourire dans le vide. — De toute manière il a sûrement fini de grimper aux arbres depuis déjà un bon bout de temps !... (Tendre et amusée) Allons, général, ne te plains pas ! Tu as eu beau arriver deuxième, tu as quand même été le premier ! Après le goût de la fraise j'ai appris celui du havane... Reconnaissais que j'ai été une bonne épouse !

SIR WILLIAM. — Au poil, chérie ! C'est écrit dans mes Mémoires !

SHEILA. — Toi, tu as toujours été un mari adorable ! J'ai eu envie une bonne centaine de fois de t'étrangler dans ton lit, bien sûr, mais c'est ça aussi, l'amour !

SIR WILLIAM. — Pourtant vrai ! Foutu machin !

Elle le regarde, rêveuse.

SHEILA. — C'est bête mais je crois bien que je ne t'ai pas regardé avec autant d'émotion depuis 1925 !

SIR WILLIAM. — S'est passé quelque chose de spécial, en 1925 ?

SHEILA. — Nous nous sommes mariés.

SIR WILLIAM. — Vu !

SHEILA. — 1925... Tu sais combien cela nous fait de petits déjeuners prix côté à côté ?

SIR WILLIAM. — Aucune idée ! Un milliard ?

SHEILA. — Seize mille seulement à cause des années de guerre, mais c'est déjà beaucoup ! Et tu sais combien cela nous fait d'œufs à la coque, à raison de trois par jour, deux pour toi, un pour moi ? Cinquante mille !

SIR WILLIAM. — Une sacrée omelette, bon Dieu !

SHEILA. — Et il n'y en a eu qu'un seul de mauvais ! L'année de la naissance du prince Charles !

SIR WILLIAM. — Tombé sur moi, naturellement ! Couvert de boutons pendant huit jours, pire qu'un colonel de la Garde !... Et l'autre aussi, je l'ai eu ! Celui chez

le vieux Gerald, en 57, le jour du Derby ! Failli crever !
SHEILA. — Ce n'était pas un œuf de chez nous, il ne compte pas ! (*Un peu ému*) Un seul œuf pourri sur cinquante mille, chéri ! On peut dire que nous avons été un ménage heureux ! Tu vas me manquer terriblement !

SIR WILLIAM. — A qui la faute ? Une vraie connerie, ton truc ! Va vraiment le faire ?

SHEILA, *bien en face*. — Qu'est-ce que tu en penses ?

SIR WILLIAM, *perplexe*. — Sais pas trop... Te crois capable de tout depuis que tu as dit oui à ce type !

SHEILA. — Quel type ?

SIR WILLIAM. — Complètement oublié son nom. Était là le jour de notre mariage... (*La main à un mètre du sol*) Haut comme ça.

SHEILA. — Révérend Timothée Higgins. C'est lui qui nous a mariés. C'est pour ça qu'il était là. Il est mort l'année dernière.

SIR WILLIAM. — Allons bon !

SHEILA. — Celui que tu vois maintenant le dimanche à l'office, c'est son successeur, le Révérend Trévor.

SIR WILLIAM. — Croyais que c'était le même qui avait grandi !

SHEILA. — Non. Il serait temps que tu apprennes certaines choses utiles, chéri ! À partir de lundi je ne serai plus là pour penser à ta place !

SIR WILLIAM, *pessimiste*. — Va rien donner de bon, sûrement !... Alors c'est décidé, hein ? Lundi matin...

Promène le tranchant de sa main sur son propre cou.

Couic !

SHEILA, *nette*. — Je ne me couperai pas la tête, si c'est ce que tu veux dire, mais je le ferai, William !

SIR WILLIAM, *hochant la tête*. — Difficile dans ces conditions d'aller déjeuner dehors, évidemment !

SHEILA. — Il faudra bien que quelqu'un reste ici pour serrer les mains !

SIR WILLIAM. — Serrer les ?... Ah oui !

En serre d'imaginaires autour de lui.

Tout ça en plein courant d'air ! Pas question d'espérer fermer une porte avec tous ces gens qui vont entrer et sortir, pire que dans une gare !

SHEILA. — Madame Richardson te fera des grogs. Elle sera vivante, elle !

SIR WILLIAM. — Va encore se mettre à renifler dans son tablier, comme le jour où la perruche a crevé ! Vachement dégoûtant, si tu veux mon avis ! Alors, qu'est-ce que je vais lui dire ?

SHEILA, *agacée*. — Zut, à la fin ! Tu lui diras d'aller chercher un mouchoir.

SIR WILLIAM. — Parle de Gerald ! Demande à être fixé tout de suite pour pouvoir faire mariner le chevreuil ! Tout de même difficile de lui téléphoner le samedi que lundi matin je serai veuf ! Bougrement embêtant, tout ça ! Un vieux copain, Gerald ! M'a sauvé la mise en 42 devant Tripoli ! Toute ma colonne blindée à court d'essence, le cul à la mer, et voilà que ce maudit teuton lâche ses panzers sur mon flanc gauche ! Dieu merci...

SHEILA, *enchaînant*. — Dieu merci le vieux Gerald croisait justement au large avec ses destroyers. Tu lui téléphonas...

SIR WILLIAM. — Radio ! Encore jamais vu un téléphone sur un char d'assaut !

SHEILA. — Bref tu lui demandes de pointer en vitesse les pétroliers de ses rafiot dans la bonne direction, le maudit teuton laisse un tiers de sa ferraille sur le terrain et on te décore de la croix de Victoria pour panne d'essence géniale !

SIR WILLIAM. — Aimerais bien raconter ma guerre bon Dieu !

Entrée d'Hubert, leur fils, habillé pour la chasse. Le genre dynamique et sûr de lui.

HUBERT. — Belle journée ! Pas un souffle de vent, le gibier sera sourd !

Aperçoit son père.

Pardon, papa !... Bonjour, maman. Bien dormi ?

SHEILA. — Bonjour Hubert. Non, je n'ai pas bien dormi ! (*Pleine de sous-entendus*) Mais je dormirai mieux la semaine prochaine.

HUBERT, *machinalement*. — Bravo !

S'assied pour déjeuner.

Saby est déjà descendue ?

SIR WILLIAM, *lit le journal*. — Pas vu.

HUBERT, *à table*. — Cette gosse s'habille comme un aïe et il lui faut plus de temps qu'à la reine de Saba !... Maud sera là dans une minute... Il y a quelque chose de neuf dans le journal, papa ?

SIR WILLIAM, *lisant*. — Jamais rien vu de neuf dans un journal depuis 45 !

HUBERT. — On parle de la réunion d'hier soir à l'Hôtel de Ville ?

SIR WILLIAM, *lisant toujours*. — Mauvaise question, fiston. Aurais mieux fait de la boucler.

Hubert regarde machinalement Sheila.

SHEILA, *glacée*. — On en parle, oui ! Il paraît que tu as ôté ton pantalon devant tout le monde ? Félicitations !

HUBERT, *atterré*. — Ôté mon pantalon ?... Ils disent ça ?

SHEILA. — C'est moi qui le dis ! Ces sauvages étaient en train de nous dépouiller et tu n'as pas dit un mot contre cette maudite brette !

HUBERT. — Désolé, maman, mais ça n'aurait servi à rien ! Le vote d'hier était acquis d'avance et il a été unanime ! J'ai choisi de répondre par un silence désapprobateur et plein de dignité !

SHEILA, *exploant*. — Alors il fallait faire un discours !

HUBERT. — Pour dire quoi ?

SHEILA, *sublime*. — Ça ! Que tu choisissais de répondre par un silence désapprobateur et plein de dignité !

Ils ont sensiblement élevé la voix tous les deux.

Sir William leur lance un regard agacé et va s'asseoir dans un autre fauteuil.

SIR WILLIAM. — Pourriez pas parler un peu moins fort ?

HUBERT, *plus calme*. — Écoute, maman, sur les onze hectares du parc on va te prendre à peine sept mille mètres carrés de rien du tout ! Et vous toucherez une indemnité tout à fait confortable !

SHEILA. — Tu la toucheras, toi ! Judas a bien touché la sienne !

Hubert lève les bras au plafond.

Tu m'avais promis que tu verrais le Ministre des Transports cette semaine ! Tu l'as vu ?

HUBERT. — Je lui ai même payé un verre ! Deux, exactement !

SHEILA. — Alors ?

HUBERT. — Ça fait deux verres de foutus !

SHEILA. — Tu lui as dit que ce parc nous a été donné par Richard-Cœur-de-Lion ?

HUBERT. — Naturellement !

SHEILA. — Il a répondu quelques choses ?

HUBERT. — Tiens !

SHEILA, *agacée*. — Jo te demande ce qu'il a répondu !

HUBERT. — Il a répondu ça, «tiens» !

SHEILA. — Tu lui as dit que le roi Charles Ier avait campé ici même, la veille de la bataille de Edgehill ?

HUBERT. — Mais oui, maman ! Il se fout de la bataille de Edgehill !

SHEILA. — Tu lui as raconté l'histoire de Tim Car-son ?

HUBERT. — Tout de même pas ! Tu me vois en train de confier au Ministre des Transports que ma mère a embrassé un garçon dans un arbre quand elle avait quinze ans !

SIR WILLIAM, *lit toujours son journal*. — Foutu kangourou de malheur ! Circulait à bicyclette en exhibant ses éphélides ! Dégoutant, bon Dieu !

SHEILA. — Ses quoi ?

SIR WILLIAM, *idem*. — Ephélides, chérie. Taches de rousseur.

SHEILA. — Eh bien ses éphélides lui allaient à ravir ! Fiche-moi la paix, William ! Rien de ce qui est antérieur à 1925 ne te concerne ! (*à Hubert*) Quant à toi, tu auras été le premier Belmont à supporter sans broncher qu'on mutilait ton patrimoine ! Bravo !

HUBERT. — Voyons, maman, on ne le mutilé pas, on l'égratigne !

SHEILA. — C'est la même chose ! Tous les ancêtres sont nés sur cette terre et beaucoup y sont morts !

Le bras tendu vers le tableau de sir Douglas.

A commencer par sir Douglas qui est tombé ici le soir même de la bataille de...

HUBERT, *agacé*. — De Edgohill ! Je suis au courant !

SIR WILLIAM, *regardant le tableau*. — Complètement claqué, le bougre ! Devait ronfler sur son cheval ! Est tombé dans la mare aux canards avec son armure et a coulé comme un vieux bidon !... Glou-glou-glou-glou... Glou-glou-glou... Glou-glou... (*Pause*) Glou !

SHEILA. — En tout cas il est mort pour quelque chose en quoi il croyait !

SIR WILLIAM. — Avait pas le choix, remarque, savait pas nager !

SHEILA. — Remets-le d'aplomb, chéri, il penche encore...

Se retourne vers Hubert.

Et toi, tu t'en fiches !

HUBERT. — Pas du tout ! Je suis désolé ! Mais ça n'a rien à foutre avec la bretelle, bon Dieu !

SHEILA. — Je t'ai déjà interdit d'être grossier quand nous ne jouons pas au bridge !

HUBERT. — Pardon, maman. Aussi pourquoi refuses-tu d'être raisonnable ! C'est un mauvais moment à passer bien sûr, mais...

SHEILA, *le coupe*. — Rassure-toi, je ne serai pas là pour le passer !

HUBERT, *souriant*. — Tu vas en profiter pour aller faire un tour ?

SHEILA. — Voilà !

HUBERT. — Je regagne Londres avec Maud et Saby lundi matin vers neuf heures. Si ça t'amuse de venir avec nous...

SHEILA. — Merci, je serai partie à huit heures.

HUBERT. — Il n'y a pas de train à huit heures !

SHEILA. — Je n'aurai pas besoin de train.

HUBERT. — Tu n'as tout de même pas l'intention d'aller te promener à pied dans la campagne ? Tu sais que tu n'es pas encore tout à fait remise de ta fracture à la jambe !

SHEILA. — Je n'aurai pas non plus besoin de jambes.

HUBERT. — Alors là, je ne pige plus ! Où diable vas-tu, lundi matin ?

SHEILA. — Tu le demanderas au Révérend Trévor. C'est son métier, de savoir ce genre de choses !

HUBERT, *il nage*. — Quel genre de choses ?

SHEILA. — William !

Il est dans un coin, à faire Dieu sait quoi.
William !

Il la regarde.

Je voudrais que tu dises à Hubert ce que je vais faire lundi matin. Moi, ça me gêne un peu...

SIR WILLIAM. — Lundi matin ? ... Ah oui !

À Hubert, en passant le tranchant de sa main

sur son cou.

Couic !

HUBERT, *les yeux ronds*. — Couic ?... Quoi, couic ?

SIR WILLIAM. — Va-se supprimer.

HUBERT. — Se sup... Tu veux dire qu'elle va se... se tuer ? Maman ?

SIR WILLIAM. — Oui fiston ! Ta mère, ma femme, la belle-mère de ta femme, la grand-mère de ta fille, tout ça va partir en même temps ! Aura fallu cinquante mille coups à la coque pour en arriver là, bon Dieu ! Vachement idiot !

Hubert reste un instant immobile, puis regarde sa mère.

Bruquement il éclate d'un rire énorme qui le secoue pendant un bon moment sous le regard glacé de Sheila.

HUBERT, *peut enfin parler*. — Eh bien il y avait longtemps que je n'avais pas autant ri !

À Sheila.

Rudement bien amené, comme blague ! Tu l'as déjà faite à Richardson ?

SHEILA, *glacée*. — Pas encore. Je ne peux la faire qu'une fois.

HUBERT. — Attends-moi, surtout ! Je veux être là ! Je le vois déjà !

Recommence à rire.

A genoux et les mains jointes ! « Milady, pour l'amour du ciel, ne faites pas ça » !

Il se pleure.

Et Maud !... La tête de Maud !...

Cesse soudain de rire.

Il n'y a que pour Saby que ça m'ennuie un peu. Elle est encore un peu jeune pour encaisser correctement ce

genre de blague !

SHEILA *toujours glacée*. — Désolé, Hubert, mais ce n'est pas une blague interdite aux moins de dix-huit ans !

HUBERT. — Enfin, ne pousse pas trop avec elle !

Consulte sa montre.

Qu'est-ce qu'elles fichent, toutes les deux ?... Tu nous accompagnes, papa ?

SIR WILLIAM. — Demande ça à ta mère.

SHEILA. — C'est une excellente idée !

Elle va sonner.

Tu suivras la chasse dans la voiture d'Hubert, ça te fera du bien !

HUBERT *inquiété*. — Qui conduira ?

SHEILA. — Ton père, évidemment !

SIR WILLIAM. — Te fais pas de bile, fiston, ai déjà conduit des chars d'assaut ! Broum-broum-broum-broum !

HUBERT. — C'est que justement, ce n'est pas un char d'assaut ! Elle n'est même pas complètement rodée !

SHEILA. — Sois tranquille, elle le sera !

Entre Richardson.

Richardson, le général va à la chasse avec les autres. Priez votre femme de préparer quelques sandwiches supplémentaires.

SIR WILLIAM. — Et une bouteille de quelque chose pour me faire la conversation ! Quelque chose de musclé ! Fourrez tout ça dans la baignoire du fiston !

RICHARDSON. — Entendu, sir William.

À Sheila.

Monsieur Petticoat a téléphoné, milady. Il a dit qu'il apportait tout de suite le paquet pour milady.

SHEILA. — Ah oui ! Merci, Richardson.

Sortie de Richardson.

HUBERT. — Petticoat... J'espère qu'il ne s'agit pas du croque-mort du village ?

SHEILA. — Mais si ! A qui diable veux-tu que je demande les échantillons de bois pour mon cercueil ?

HUBERT *le souffle coupé*. — Des échantillons de bois pour... Alors là, je trouve que tu vas un peu loin !... Tu as entendu ça, papa ?

SIR WILLIAM. — Entendu quoi ? Suis sourd !

HUBERT *très choqué*. — Maman a demandé à Petticoat de lui apporter des échantillons de bois pour choisir son cercueil !

SIR WILLIAM. — Absurde ! Le regarde pas, le cercueil de Petticoat !

HUBERT *exaspéré*. — Pour choisir son cercueil à elle !

Y renonce, se tourne vers Sheila.

Enfin, maman, réfléchis ! Petticoat est un vieux pochard ! Il va aller raconter ça dans tous les bistrotts de la région !

SHEILA *conciliante*. — Bon, très bien, je lui dirai que c'est pour une de mes amies !

*Entrée de Maud en costume de chasse
C'est la femme d'Hubert.*

MAUD. — Bonjour tous ! Belle journée !

SHEILA. — Bonjour, Maud.

SIR WILLIAM. — Jour !

HUBERT. — Tu as vu Saby ?

MAUD. — Non, mais elle n'est plus dans sa chambre.

HUBERT. — C'est déjà quelque chose !

MAUD *s'essayant pour déjeuner*. — Qui chasse, ce matin ?

SHEILA. — Tout le monde sauf moi.

MAUD. — Dans ces conditions, mère, vous voudrez bien vous occuper un peu de Simon ? Il ne chasse pas, lui non plus.

SHEILA. — Mais bien sûr ! Qui est-ce, au fait ?

MAUD *déjeunant*. — C'est le jeune homme qui a de si beaux cheveux et qui est arrivé hier soir avec nous.

SHEILA. — Je sais. Ce que je demandais, c'est ce qu'il est dans la vie.

HUBERT. — Rien !

MAUD. — Il est journaliste.

SIR WILLIAM. — Foutu métier !

HUBERT. — Pas même journaliste ! Photographe !

MAUD. — Photographe de Presse, c'est la même chose !

HUBERT. — Photographe de Presse, mon œil ! Un malheureux pigiste, voilà ce qu'il est ! Il prend des photos de n'importe quoi et il cavale ensuite, cheveux au vent, pour essayer de les refiler aux journaux ! Il appelle ça une profession !

MAUD *indulgente*. — C'est un bon exercice, en tout cas...

SIR WILLIAM. — A plutôt un drôle de genre, non ? Etes sûrs que c'est un garçon ?

MAUD *pincée*. — C'est le fiancé de Saby, père ! Elle n'aurait jamais commis une erreur pareille !

HUBERT. — Doucement ! Il dit, il suppose, il pense, il espère qu'il est le fiancé de Saby mais il n'est pas le fiancé de Saby !

SIR WILLIAM. — Aimerais sûrement lire mes Mémoires, le bougre ! Vachement intéressant !

MAUD. — Je suis même sûre, père, qu'il pourrait vous dénicher un éditeur ! D'après Saby, c'est un garçon terriblement entreprenant qu'on a toutes les peines du monde à faire rester tranquille !

Petite toux sèche d'Hubert.

Elle veut dire par là, naturellement, qu'il aime bien s'occuper !

Nouvelle petite toux sèche d'Hubert.

Une sorte de touche-à-tout, quoi...

Sent qu'elle n'en sortira pas, cherche une diversion.

Ilon, aperçoit le journal, s'en empare.

C'est le journal du matin ?

HUBERT *froid*. — Oui, Laisse tomber.

MAUD. — Il y a une mauvaise nouvelle ?

SHEILA. — Aucune, sauf qu'un certain député conservateur appartenant à une des plus anciennes familles de ce pays a ôté son pantalon hier, en plein Hôtel de Ville !

HUBERT. — Et voilà, ça repart !

A Maud.

Ce député, c'est moi, naturellement !

MAUD, *éberlée*. — Hubert ! Pourquoi as-tu fais ça ?

HUBERT *agacé*. — Mais je ne l'ai pas fait !

SHEILA *définitive*. — Tu l'as fait !

HUBERT. — Maman estime que je l'ai fait parce que je n'ai pas brisé les vitres, hier soir, à propos de cette histoire de bretelle !

MAUD. — Ah bon !

HUBERT. — D'après elle, j'aurais dû sauter sur mon cheval et livrer bataille, comme sir Douglas à Edgshill !

SIR WILLIAM *à Maud*. — Sale histoire ! Etes au courant ?

MAUD. — Oui oui, père, merci !

SIR WILLIAM. — Devait ronfler sur son cheval ! Est tombé dans la mare aux canards avec son armure et a coulé comme un vieux bidon !... Glou-glou-glou-glou... glou-glou-glou... glou-glou...

MAUD. — Glou !

Il lui jette un mauvais regard et va machinalement rectifier la position du tableau de sir Douglas qui penche toujours.

Entrée de Richardson portant un paquet.

RICHARDSON. — Monsieur Petticoat vient d'apporter le paquet, milady.

SHEILA. — Merci, Richardson. Offrez-lui un verre.

HUBERT. — Et si vous rencontrez Mademoiselle Saby, prenez-la par la peau du cou et jetez-la dans l'escalier !

RICHARDSON. — Bien, Monsieur Hubert.

SHEILA. — Autre chose, Richardson, préparez-vous à faire un trou dans le parc. Je voudrais qu'il soit prêt lundi matin.

RICHARDSON *impassible*. — Bien, milady. Quel genre de trou souhaite milady ?

Hubert surveille avec une attention amusée les réactions de Maud et de Richardson.

SHEILA. — Mon Dieu, quelques choses de rectangulaire d'environ deux mètres de profondeur... (A Hubert) C'est ce qui se fait d'habitude, non ?

HUBERT *s'efforce de ne pas rire*. — On ne peut pas rêver mieux !

RICHARDSON. — Milady ne trouve pas que c'est peut-être beaucoup pour un massif de tulipes ?

SHEILA. — Il n'est pas question de tulipes, c'est pour moi !

RICHARDSON *impassible*. — Milady me pardonnera, j'avais mal compris. Une sorte de tombe, en somme...

SHEILA. — Pas une sorte de tombe. Ma tombe.

RICHARDSON *impassible*. — Pour lundi matin. Très bien, milady.

Il sort.

Hubert est horriblement frustré.

Maud s'assied lentement dans un fauteuil, toute raide, le regard fixe.

SIR WILLIAM *enthousiaste*. — Avez vu ça ? Pas bougé un cil, le bougre ! A servi dans la troisième brigade blindée ! E[Alamoï ! Tripoli !

On entend un grand bruit en coulisses.

Il se retournent tous vers la porte, sauf Maud toujours pétrifiée.

Hubert va ouvrir la porte.

HUBERT triomphant. — Eh bien la troisième brigade blindée s'est évanouie dans le couloir, papa !

Vers l'extérieur.

Pas de bobo, Richardson ?

Referme la porte.

Rien de cassé à part le vase chinois !

Consulte sa montre.

Et maintenant, en route ! Maud, bon Dieu, où est Saby ?

MAUD parfaitement immobile. — Saby...

HUBERT agacé. — Saby, oui ! Nous n'attendons plus qu'elle pour aller à la chasse !

MAUD toujours la même immobilité. — Chasse...

SIR WILLIAM. — Chasse !

Épauls un fusil imaginaire

Pan-pan !

Aucune réaction de la part de Maud. Il regarde Hubert, pessimiste.

M'a tout l'air d'avoir sauté sur une mine !

HUBERT agacé. — Quelle mine ? Je t'en prie, papa !

Maud commence à parler, toujours sans bouger, les yeux dans le vide.

MAUD doucement. — La tombe... le trou... le trou dans le parc...

HUBERT. — Mais c'est une blague, voyons !... Maman, dis-tui que c'est une blague !

SHEILA qui défait le paquet. — Elle le verra bien !

Maud porte soudain ses mains devant sa bouche tout en poussant un cri strident qui fait sauter tout le monde.

Elle se dresse brusquement.

MAUD hurlant. — Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

HUBERT tentant de la calmer. — Voyons, chéri, ne sois pas idiot ! C'était pour rire ! Pour faire marcher Richardson !

SIR WILLIAM réprobateur. — Tomber !

HUBERT. — Pour faire tomber Richardson ! C'est fini, maintenant !

SIR WILLIAM. — Est tombé !... Pouf !

MAUD hagarde. — Lundi matin...

Dans un nouveau hurlement.

Non, pas ça ! Pas lundi matin ! Pas lundi matin !

Elle sort en courant.

Un silence.

SHEILA hochant la tête. — Elle doit avoir un essai...

Elle a sorti du paquet trois minces plaquettes de bois différents, chacune assortie d'une étiquette.

Acajou de Bornéo... Qu'en penses-tu, Hubert ?

HUBERT. — Ah non, maman, ça suffit !

SHEILA. — Tu es idiot. Et toi, William ?

SIR WILLIAM. — Trouve ça sinistre !

SHEILA. — Oui, hein ?... Cède du Liban... Pas mal !

SIR WILLIAM. — Doit être vachement cher !

SHEILA. — Et puis j'ai peur que ça fasse vraiment très snob... Chêne verni d'Irlande... hé hé !

SIR WILLIAM. — Foutu pays ! Longtemps qu'on aurait dû leur lâcher le vieux Monty aux fesses !

SHEILA. — Bon, je verrai ça à tête reposée.

Pose les échantillons.

Et maintenant, chéri, va te préparer. Prends ta grosse veste fourrée, ce n'est pas le moment d'attraper un rhume !

SIR WILLIAM. — Descendrais même pas de voiture !

SHEILA. — Tu en descendras sûrement pour chasser la corbe à l'eau-de-vie ! Prends ta veste !

SIR WILLIAM. — Alors toi, téléphone au vieux Gérard !

SHEILA. — Ecoute, ce sont les affaires ! Que veux-tu que je dise à Gérard !

SIR WILLIAM. — Sais pas, moi. Dis-lui adieu !

Il sort.

HUBERT. — Grouille-toi, papa !

Avise les échantillons

Et toi, maman, ne laisse pas traîner ces horreurs ! Le pigiste va descendre !

SHEILA. — Eh bien ?

HUBERT. — Il se prend pour un journaliste, il pourrait poser des questions ! Te rends-tu compte de ce qui arriverait si cette histoire idiote venait à s'ébruiter ?

SHEILA. — Histoire idiote ? Je suppose que tu parles de la mort de ta mère ?

HUBERT. — Oh, je t'en prie ! Je vais te dire ce qui se passerait ! Je perdrais mon siège !

SHEILA. — Tu as déjà perdu ton pantalon !

HUBERT se domine péniblement. — Eh bien je perdrais mon siège par dessus le marché ! Et je perdrais du même coup une grande partie de mon prestige aux yeux de Maud ! Elle m'admire, figure-toi !

SHEILA. — Ravie d'apprendre que quelqu'un t'admire, mon chéri !

Entrée de Saby.

Dix-sept ans, jolie, saine, riieuse, solidement plantée.

Pas du tout le petit oiseau tombé du nid ! Elle est vêtue d'une chemise sport dont elle a retroussé les manches au-dessus des coudes et de «Levis» dont elle a fourré à la diable les jambes dans de vulgaires bottes de caoutchouc. Jetée sur ses épaules, une vieille veste à franges du genre trappeur 1880. En guise de coiffure, une casquette à longus visières qui

évoque, elle, un porte-avion américain. Et elle a dû se peigner avec un clou.

SABY entrant. — Et voilà celle que tout le monde attendait, la radieuse Saby ! On l'applaudit très fort !

Balance sa veste à l'autre bout de la pièce.

Salut papa ! C'est pas croyable, ce que tu as mauvaise mine !

Sourit à Sheila.

Toi, en revanche, Mamy, Tu m'épateras toujours !

L'embrasse.

Il n'a pas dû s'embêter, le général !

SHEILA sourit. — Pas une minute, ma chérie ! Le maréchal Montgomery et moi avons fait de notre mieux pour le distraire ! Bien dormi !

SABY soudaine gravité. — Pas tellement ! Trop de problèmes, tu comprends, trop de soucis !

Elle se met à déjeuner. Jusqu'à sa sortie elle s'emploiera méthodiquement à faire disparaître de la table tout ce qui s'y trouve de comestible.

Où veux-tu que les jeunes trouvent le temps de dormir ? Ils ont toute une civilisation à reconstruire !

Heurtant son front de son poing fermé.

Ça tourne dur, là-dedans, tu sais !

HUBERT. — Enfin une bonne nouvelle ! Et maintenant, deux questions ! D'abord, qu'est-ce que c'est que cette façon de t'habiller ?

SABY mangeant. — On va à la chasse, non ?

HUBERT. — On va à la chasse, oui ! On ne va pas visiter les égouts ! Ensuite d'où viens-tu ?

SABY. — Je suis allée réveiller Simon.

HUBERT outré. — Quoi ? Alors maintenant tu vas réveiller les garçons dans leur lit ? Bravo !

SABY. — C'est pas tellement marrant, tu sais ! Ça grogne, ça baille, ça s'étire, ça se gratte !

HUBERT, *sec.* — Nous en reparlerons à la maison ! Tu as deux minutes pour finir de déjeuner !... Bon Dieu, quand je pense qu'il y a des millions de types qui attendent le samedi pour se détendre !

Il sort.

SABY *placide et dévorant.* — Rudement nerveux, ce pauvre papa ! Je te parie qu'il va encore nous tuer un veau !

SHEILA. — Dis-moi, chérie, ce jeune homme que tu es allée réveiller dans son lit, j'espère que tu l'aimes ?

SABY. — Tu sais, mammy, une fille d'aujourd'hui ne dit plus d'un garçon qu'elle l'aime ou qu'elle ne l'aime pas ! Ça fait croûte ! Il lui va ou il ne lui va pas !

SHEILA. — C'est tellement plus simple ! Alors, il te va ? Vous vous allez ?

SABY *riant.* — Au poil ! Je sais bien que papa lui reproche deux ou trois trucs idiots, mais je m'en fiche !

SHEILA. — Quel genre de trucs ?

SABY *toujours dévorant.* — Ses cheveux longs, son métier, ses copains, sa façon de s'exprimer, de penser, de voter, de s'habiller, de vivre...

SHEILA. — Rien de grave, en somme !

SABY. — Il lui reproche même sa voiture ! Alors ça c'est injuste !

SHEILA. — Qu'est-ce qu'il a donc comme voiture ?

SABY. — Une petite merveille ! Une Torpédo Daimler 1915 huit cylindres avec des gros coquelicots sur toute la carrosserie ! Je voudrais que tu la voies !

SHEILA. — Mais je la vois, chérie !

SABY. — Toutes les filles rêvent de monter dedans, mais tu penses bien que ce n'est pas pour ça que je veux épouser Simon ! Je l'épouserais même s'il roulait dans une Rolls !

SHEILA. — Vous dites toujours «épouser» ?

SABY. — Ben oui, en attendant mieux... on cherche !

SHEILA. — Merci d'avoir bien voulu me faire ces confidences, Saby, elles me rassurent ! Je vais pouvoir partir tranquille...

SABY. — Tu t'en vas ?

SHEILA *simple.* — Je me tue lundi matin.

Saby cesse brusquement de mastiquer et la regarde.

Mammy, ne cherche pas à me faire peur ! C'est une blague, hein ?

SHEILA. — Tu me crois capable d'en faire d'aussi mauvais goût ?

SABY. — Non, bien sûr... Et je te connais, tu es têtue !... Dis, tu ne vas pas me faire ça ? Des grand-mères comme toi, c'est introuvable !

SHEILA. — Merci, mon petit.

SABY. — Qu'est-ce qui te prend ? Grand-père est complètement dingo, d'accord, mais voilà déjà un bon bout de temps que tu le trimbalas ! Tu as dû t'y habituer !

SHEILA. — Saby, je ne voudrais pas te quitter sur un malentendu. Que William soit dingo, cela ne fait aucun doute. Je peux même affirmer qu'il plafoonne et qu'il ne fera jamais mieux ! Mais il me va, chérie, comme aucun homme au monde n'aurait pu m'aller !

SABY. — Mais alors, pourquoi ?

SHEILA *retrouve toute sa vigueur.* — Pour protester ! Pour prouver à ce morveux de Ministre des Transports que lady Belmont ne s'incline pas ! Elle se casse !

SABY. — Ah bon, c'est à cause de la bretelle ! Tu contestes, quoi ! Tu t'immoles !

Comme elle parle en mangeant, elle articule mal.

SHEILA. — Ne parle pas la bouche pleine !

SABY. — Moi, je trouve ça formidable ! La grande bonne femme de la famille, voilà ce que tu sers, Mammy !

Bras tendu vers le mur.

Et je te jure que tu auras ton portrait, là, à côté de celui de Glouglou !

La regarde admirativement.

Je t'envie, tu sais !

SHEILA. — N'en fais pas trop, chérie, il n'y a vraiment pas de quoi !

SABY. — Moi aussi j'aimerais mourir pour une grande cause ! Pas tout de suite, bien sûr ! Et puis faut d'abord en trouver une assez grande !

SHEILA. — Ou alors tu en prends une petite et tu la laisses grandir... Tu as encore faim ?

SABY *avalant sa dernière bouchée.* — Tu m'as coupé l'appétit !

SHEILA. — Tu devrais en profiter pour rejoindre ton père. Il doit commencer à retrousser les babines !

SABY. — T'as raison !

Se lève, va mettre sa veste.

D'ici lundi matin on aura le temps de reparler de tout ça hein ? A ce soir, Mammy ! Tu es quelqu'un, tu sais !

Les deux pouces dressés.

Champion !

Elle sort.

SHEILA *seule.* — Mon Dieu, il n'y avait qu'un seul être normal dans cette famille et il va disparaître ! Pauvres gens !

Elle s'assied devant le piano et se met à jouer.

Presque tout de suite Simon entre derrière elle.

Il a environ vingt-deux ans. Il est indiscutable

qu'il porte les cheveux longs, très longs, mais

ils sont très soigneusement peignés.

Il porte lui aussi un «Levi» assorti de sandales,

et un pull d'un rouge frémissant.

Après inventaire, le bilan est plutôt positif.

Un grand garçon sympa

Les mains enfoncées dans les poches, il écoute un instant perplexe.

SIMON. — Gershwin !

Sheila cesse de jouer, pivote vers lui sur le tabouret.

SHEILA. — Brahms.

SIMON. — Manqué !

SHEILA. — Pas de beaucoup ! Un petit siècle !... Bonjour, Simon, vous vous souvenez de moi ? J'étais là hier soir quand vous êtes arrivé avec les autres. Je suis la grand-mère de Saby.

SIMON. — Vous pourriez être sa mère, vous savez ! Parole !

Sort enfin une main de ses poches, la lui tend.

Ça va ?

SHEILA. — Ça va.

SIMON. — Bon

Remet la main dans sa poche et regarde la table.

SHEILA. — Vous aimeriez peut-être prendre quelque chose ?

SIMON. — Ben oui, mais quoi ? C'est le désert, dites donc !

SHEILA. — Saby vient juste de sortir.

SIMON. — Ça se voit ! Un vrai nuage de sauterelles, cette petite !

SHEILA. — Il faudra que son mari se débrouille pour se lever avant elle ! En attendant je vais voir si Richardson peut vous dépanner...

Elle va sonner.

Simon regarde autour de lui, tombe en arrêt devant le portrait de sir Douglas.

Qui c'est, le type qui penche ?

SHEILA. — Sir Douglas, septième lord Belmont...

Vient rectifier la position du tableau.

SIMON. — Je vois ! Saby m'a raconté le truc. Alors c'est lui, Glouglou ?

SHEILA. — C'est lui.

SIMON. — Il a une bonne bouille !

Se retourne vers elle.

Et la mienne, vous la trouvez comment ?

SHEILA *un peu interloquée*. — Votre... ? Très bonne également ! Agréable...

SIMON. — Vrai ?

SHEILA. — Vrai. Et vous avez des cheveux magnifiques !

SIMON. — Oui, hein ? Ce sont ceux de ma mère. Enfin je veux dire qu'ils sont pareils...

S'assied.

En somme, dans l'ensemble, je vous plais ?

SHEILA. — Mais oui !

SIMON. — Ça tombe bien, je vais épouser Saby.

SHEILA. — Quand ?

SIMON. — Pas ce matin, bien sûr ! Il faut d'abord que je me fardasse le père ! Il ne peut pas me sentir ! Chaque fois que je viens chercher Saby chez elle, il se met à grogner en tirant sur sa laisse ! Un type pas marrant, je vous jure ! Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

SHEILA. — Question délicate, Simon. C'est mon fils !

SIMON *frappé*. — Ah ! Ben oui, c'est vrai ! Pardon !

SHEILA. — Cela dit, je n'en pense vraiment rien de très flatteur. Pour l'idée que je me fais d'un homme il se déculotte trop volontiers !

SIMON. — Ah oui ? D'où ça vient ?

SHEILA. — Je veux dire qu'il n'a aucune force de caractère !

SIMON. — Que voulez-vous, il est député ! Ils sont tous pareils !

SHEILA. — Ah non, pas tous ! Il y en a tout de même qui savent ce qu'ils veulent ! Jimmy Dorset, par exemple

un petit neveu de mon mari, qui s'était fait élire à la chambre des Communes dans la seule intention de glisser un jour un crapaud dans la poche du Premier Ministre !

SIMON. — Non ?

SHEILA. — Si ! Et je précise : un crapaud vivant !

SIMON *impressionné*. — Chapeau !

SHEILA. — Il a essayé pendant deux ans. Quand il a compris qu'il n'y arriverait pas, il a démissionné !

SIMON. — Ça fait plaisir d'en rencontrer un d'honnête, de temps en temps !

Entrée de Richardson, un tablier bleu de jardinier noué autour de la taille et chaussé de gros souliers ferrés.

RICHARDSON. — Milady a sonné ? Que milady me pardonne de me présenter ainsi, j'étais justement en train de creuser la tombe de milady !

Les yeux de Simon s'écrouillent brusquement.

SHEILA. — Désolée de vous avoir interrompu, Richardson, mais il s'agit avant tout d'empêcher ce jeune homme de mourir de faim.

Richardson se tourne vers Simon avec un sourire respectueux.

RICHARDSON. — Je présente mes respects à Monsieur.

Simon se contente de le regarder fixement.

Monsieur peut compter sur moi.

Il sort.

Un temps.

Simon se gratte la tête, aux prises visiblement avec un problème compliqué, toussote.

SIMON. — Je n'ai pas très bien compris ce qu'il a dit...

SHEILA. — Que vous pouvez compter sur lui.

SIMON. — Non, avant... Est-ce qu'il n'a pas dit qu'il était en train de... heu... de creuser une... une tombe ?

SHEILA. — Si. Pourquoi ?

Simon fait entendre un petit rire incertain.

SIMON. — C'est idiot mais j'ai cru entendre « la tombe de milady »...

SHEILA. — Exactement.

Simon cherche désespérément une explication pas trop horrible.

SIMON *dans un faible sourire*. — C'est un nom amusant, pour une chienne !

SHEILA. — Quelle chienne ? C'est pour moi.

SIMON *frissonnant*. — Vous ne voulez pas dire que c'est vous... votre tombe que ce type est en train de creuser ?

SHEILA. — Mais si, dans le Parc ! Je me tue lundi matin...

SIMON *dans un souffle*. — Bon Dieu...

Il était debout, il s'assied.

SHEILA. — Attendez, je vais vous montrer quelque chose ! Je voudrais bien avoir votre avis !

Sheila est allée prendre les échantillons, les lui apporte.

Vous aimez ?

SIMON *perdu*. — Qu'est-ce que c'est ?... Art nègre ?

SHEILA. — Échantillons de bois pour cercueils.

SIMON *dans un cri*. — Bon Dieu.

Il était assis, il se dresse.

SHEILA. — Je commence à me demander si vous disposez des ressources nerveuses nécessaires pour épouser Saby ? Vous n'avez pas une gentille petite cousine éloignée, qui ambitionne de pousser un landau dans les allées de Hyde-Park ?

SIMON *malheureux, mais tétu*. — Si, mais je veux d'abord essayer avec Saby !

SHEILA. — S'il s'agit d'une vocation, évidemment... L'ennui, c'est que je ne serai plus là pour recoller les morceaux !..

SIMON. — Je sais...

Avale péniblement sa salive

Vous avez bien dit lundi matin ?

SHEILA. — A huit heures précises.

SIMON *horriifié*. — Vous n'allez pas vous faire réveiller pour ça, tout de même ?

SHEILA. — Rassurez-vous, je ne dérangerai personne !

SIMON. — Je vais peut-être vous poser une question indiscrete, mais... pourquoi ?

SHEILA. — Une histoire d'autoroute.

SIMON *ahuri*. — D'autoroute ?

SHEILA. — Vous ne le savez probablement pas, Simon, mais le parc qui entoure cette demeure nous a été donné par Richard-Cœur-de-Lion !

SIMON *polliment étonné*. — Tiens !

Elle lui jette un bref regard.

SHEILA. — Oui ! Et voilà que ces morveux de l'Hôtel de Ville ont décidé d'y faire passer une bretelle ! J'ai dit une fois pour toutes que, moi vivante, elle n'y passerait pas ! Eh bien, elle n'y passera pas, moi vivante !

SIMON. — C'est horrible !

SHEILA. — Vous savez, il ne faut pas non plus en faire un drame ! Pensez au nombre de gens qui meurent tous les jours sur les autoroutes !

SIMON. — C'est probablement ce que je me dirais s'il s'agissait du père de Saby, par exemple, mais avec vous c'est une autre paire de manches ! C'est pas croyable, ce que vous pouvez être sympa !

SHEILA. — Je sais, Simon ! J'en ai souffert toute ma vie !

SIMON. — Et le plus bête, c'est que je suis obligé d'attendre ! Pas moyen de me débiter avant lundi ! Si j'avais su, je serais venu quand même avec ma voiture...

SHEILA. — Qu'est-ce qu'elle a ?

SIMON. — Les coquelicots qui se décollent !

SHEILA. — Affreux !

Retour de Richardson portant un plateau surchargé d'un breakfast pantagruelique.

SHEILA. — Merci, Richardson.

RICHARDSON posant le plateau. — Je souhaite bon appétit à Monsieur ! Milady n'a plus besoin de moi ? Je peux... enfin, je peux y aller ?

SHEILA. — Allez-y !

RICHARDSON. — Question emplacement, j'ai pensé que milady aimerait peut-être que je l'installe au milieu de la pelouse qui borde le jeu de croquet ? C'est orienté est-ouest...

SHEILA. — Et puis comme cela, au moins, je pourrai voir toute la maison ! C'est une excellente idée !

RICHARDSON. — Je remercie milady.

Il sort.

Simon se frotte les yeux, puis contemple l'énorme tas de nourriture posé devant lui avec un petit haut-le-cœur.

SIMON. — Je ne sais pas à quoi ça tient, mais j'ai beaucoup moins faim que tout à l'heure !

SHEILA. — Cela vous gêne peut-être, que quelqu'un vous regarde manger ? Attendez, je vais vous faire un peu de musique !

Va s'installer devant le piano.

Vous voulez que je vous joue la marche de la troisième brigade blindée ?

SIMON sans enthousiasme. — C'est bien ?

SHEILA. — William l'adore !

Chante en s'accompagnant d'une musique nettement militaire.

Sur ton char da-da-da-da-

Sur ton char d'assaut

Où vas-tu soldat-dat-dat

Sur ton char d'assaut ?

Je m'en vais au bout du-du

Je m'en vais au bout du monde

Pour fair' fair' la cu-cu

La culbute à...

SIMON qui boit une tasse de thé. — Je vois, j'aime mieux Brahms.

SHEILA. — Affaire de goût !

Elle joue du Brahms pendant quelques instants.

Simon écoute avec plaisir.

SIMON. — Vous n'avez jamais été une professionnelle ?

SHEILA jouant. — Vous voulez dire au piano ? Eh bien si, justement ! Quand j'avais dix ans, mon oncle Édouard me donnait chaque fois dix shillings pour que j'aille plutôt m'amuser dans le jardin...

On frappe discrètement à la porte et Richardson paraît, l'air franchement navré.

RICHARDSON. — Que milady m'excuse de la déranger mais il y a un hic pour le trou !

SHEILA. — Pardon ?

RICHARDSON. — Enfin, un embêtement. (Le main à l'épaule) Ma périarthrite scapulo-humérale, milady ! Elle s'est réveillée au premier coup de pelle ! Impossible de continuer !

SHEILA. — C'est ennuyeux, bien sûr, mais nous allons pouvoir arranger ça très vite...

Sourit à Simon.

Je suis sûre que Monsieur Horton-Green se fera un plaisir

de vous remplacer !

SIMON effaré. — Moi ? Lady Belmont, vous ne parlez pas sérieusement ! Je suis le fiancé de Saby !

SHEILA. — Eh bien ?

SIMON. — Réfléchissez ! Jamais elle n'accepterait d'épouser l'homme qui aurait creusé la tombe de sa propre grand-mère ! C'est... c'est du Shakespeare !

SHEILA. — C'est plutôt un bon auteur, non ? Allons, Simon, débarrassez-vous de ces vilains préjugés littéraires !

Lui tend la main en souriant.

Je vous tiendrai compagnie ! Nous bavarderons !

Simon ne bouge pas.

Très bien, dans ces conditions je le ferai moi-même ! Ça aurait pu être du Shakespeare, ce sera du Frankenstein, voilà tout !

Un pas vers la porte.

RICHARDSON. — Mais c'est horriblement fatigant ! Milady va se tuer !

SHEILA. — Oui, je crois que ça me fera un bon début...

SIMON sombrement résolu. — Ça va, je m'en charge !

Se lève.

Ça se passe où ?

RICHARDSON. — Monsieur verra la pelle. C'est là.

SHEILA. — Le temps de terminer une lettre et je vous rejoins ! Richardson, vous nous apporterez du thé bien chaud ! Merci, Simon, je n'oublierai jamais !

SIMON sombre. — Moi non plus !

Il sort à grandes enjambées.

SHEILA. — Quelle curieuse génération, Richardson ! Ils rêvent de nous enterrer et quand on leur en offre une bonne occasion, ils font la tête !

Elle sort.

Richardson se rapproche de la fenêtre pour suivre Simon des yeux.

Il se retourne en entendant quelqu'un entrer. C'est sir William.

RICHARDSON surpris. — Sir William ! Et la chasse ?

SIR WILLIAM. — Suis tombé en panne, mon vieux !

Ote sa veste de chasse avec l'aide de Richardson.

Cette foutue voiture s'est mise brusquement à fumer, pire qu'une zone industrielle ! Une vraie cochonnerie ! Même pas capable de traverser un champ de maïs !

Regarde par la fenêtre.

Qui c'est, le type qui s'agite, là-bas ?

RICHARDSON. — Monsieur Horton-Green. Il est en train de creuser la tombe de milady. Je n'ai pas pu à cause de mon épaule !

SIR WILLIAM regarde. — Joli coup de pelle !... Va finir par se prendre les pieds dans ses cheveux, bon Dieu ! Aurait dû se faire un chignon ! (Se retourne) Suis bien embêté, Richardson !

RICHARDSON. — Elle doit être encore sous garantie, sir William !

SIR WILLIAM. — Garantie ? Vous parlez pas de la voiture, vous parlez de ma femme !

RICHARDSON. — Pardon !

SIR WILLIAM plutôt nerveux. — Commence à me tracasser vachement avec son fourbi de lundi matin ! Cro-yais au début qu'elle était seulement de mauvais poil, mais maintenant... La pierre tombale, le croque-mort qui vient prendre le thé et le zigotto à crinière, là, avec sa pelle... Comment, déjà ?

RICHARDSON. — Monsieur Horton-Green. C'est le fiancé de Mademoiselle Saby.

SIR WILLIAM, regarde par la fenêtre. — Drôle de manière d'entrer dans la famille ! Est en train de faire de

la place, on dirait ! *(Se retourne)* Serait peut-être temps que je me mêle un peu de tout ça, non ?

RICHARDSON. — Grand temps, Sir William ! Si jamais lady Belmont disparaissait...

SIR WILLIAM. — Pas question ! Le veuvage, c'est bon quand on est jeune ! *(Décidé)* Parfait ! Vais leur montrer ce que c'est, moi, une contre-attaque ! Allez me chercher Ortolin !

Richardson le regarde.

Le type à la pelle.

RICHARDSON. — Monsieur Horton-Green ? Tout de suite sir William.

Un pas pour sortir, se retourne.

Bonne chance, mon général !

SIR WILLIAM esquive de salut. — Merci, sergent !

Sortie de Richardson.

Sir William va au téléphone et compose un numéro. Courte attente.

Gérald ? C'est William ! Salut, vieux, ça va ?... Bravo !

... Le chevreuil ? Te téléphone pour ça, justement ! Ça accroche ! Sais pas encore si je serai libre lundi !...

Non non, rien de grave ! Le genre obligation familiale... Alors ça, impossible de le savoir avant lundi matin !... Et si tu le faisais simplement rôtir ? Arrangerait tout, non ? C'est bon aussi, froid !

Volt revenir Richardson.

Alors entendu comme ça, hein ? Te rappelle lundi matin à huit heures pile ! Salut !

Il raccroche.

RICHARDSON. — Monsieur Horton-Green est là, sir William.

SIR WILLIAM articulant. — Hor-ton-Green, hein ? C'est bien ça ?

RICHARDSON. — Oui, sir William, Horton-Green.

SIR WILLIAM répétant. — Horton-Green... Horton-Green... Ça va, envoyez !

Richardson fait entrer Simon.

Il faut dire qu'il est beaucoup moins bien peigné que tout à l'heure !

Sir William déborde aussitôt de cordialité.

Entrez, Monsieur Horton-Green, entrez ! Je suis heureux de vous voir !

MON. — Moi également, Monsieur. Bonjour Monsieur. Je vous prie d'excuser ma tenue mais... heu...

Il laisse sa phrase en suspens.

SIR WILLIAM cordial. — Suis au courant, mon garçon ! Étiez en train de creuser la tombe de ma femme, hein ? Bravo !

Stupeur de Simon.

Deuxième fois que je vois des cheveux pareils, bon Dieu ! Crois bien que la première fois c'était dans un film d'épouvante !

Le regarde avec attention.

Jamais servi dans les chars d'assaut, sûrement !

SIMON. — Non Monsieur.

SIR WILLIAM. — Dommage !

Agite les doigts dans le va-et-vient classique des cleaux d'un colfleur.

Crrr, crrr, crrr... Voyez ce que je veux dire !

SIMON riant. — Très bien, Monsieur ! J'ai l'impression d'entendre parler mon grand-père !

SIR WILLIAM heureusement surpris. — Avez un grand-père ? C'est bien ça, mon garçon ! Qui c'est ?

SIMON. — Mon grand-père maternel, le général Duggan.

SIR WILLIAM incrédule. — Duggan ? Duggan de la 2ème aéroportée ?

SIMON. — Oui Monsieur.

SIR WILLIAM rayonnant. — Duggan-tête-de-lard ?

SIMON nuance de froideur. — Je ne sais pas, Monsieur. Le général sir Walger-Gordon Duggan.

SIR WILLIAM explosant. — Tête-de-lard, quoi ! C'est lui !

Lui secoue la main frénétiquement.

Sacré veinard ! Un bougre de grand-père, que vous avez là ! M'a sauvé la mise devant Gaza, bon Dieu ! Vous fichez mon billet que vous épouserez Saby, mon garçon ! En fais mon affaire !

SIMON un peu perdu. — Merci beaucoup, Monsieur. Je...

L'entrée de Richardson qui apporte le thé lui coupe la parole.

RICHARDSON. — J'apporte le thé, sir William.

SIR WILLIAM. — Pour quoi faire ? En ai déjà bu, merci ! Pouvez remettre ça dans la baignoire !

RICHARDSON. — Bien, sir William.

Sortie de Richardson.

SIR WILLIAM. — Asseyez-vous, mon garçon ! Vais vous faire goûter mon brandy personnel ! Pas du tout le même tonneau, vous verrez !

S'occupe à servir les verres.

Comment déjà, votre prénom ? Salomon, hein ?

SIMON. — Simon.

SIR WILLIAM. — Simon... Vu ! Êtes pas journaliste ou quelque chose dans ce genre, Simon ?

SIMON. — Photographe de Presse, Monsieur.

SIR WILLIAM. — Consiste en quoi, au juste ?

SIMON. — Eh bien, à prendre des photos d'actualité, Monsieur, et à les vendre ensuite aux journaux. Visites officielles, grands mariages, catastrophes diverses...

Prend le verre que lui tend Sir William.

Merci, Monsieur... Ce qui est le plus demandé c'est la

catastrophe, bien sûr ! Seulement voilà, il faut être là au bon moment !

Bolt.

Comme ça m'est arrivé une fois sur l'autoroute A3. Soixante-sept voitures en accordéon et pas un blessé grave ! Un chef-d'œuvre !

SIR WILLIAM. — Aviez fait comment pour être là ?

SIMON. — Freinage insuffisant. Ma bagnole a été la sixième à venir s'emplâtrer dans le tas ! Il ne me restait plus qu'à prendre des photos !

SIR WILLIAM. — Et depuis, plus rien ?

SIMON désenchanté. — Des brouillilles ! Deux ou trois incendies, une inondation, la princesse Anne en train de courir après son cheval...

SIR WILLIAM. — Serait temps que vous trouviez quelque chose de consistant à vous mettre dans l'objectif, on dirait !

SIMON. — Oh oui, Monsieur ! Mais quoi ?

SIR WILLIAM. — Lady Sheila Belmont appuyée à une pelle et debout au bord de sa propre tombe, ça vous irait ?

Simon le regarde, les yeux écarquillés de stupeur.

En robe noire, avec un châle de dentelle noué sur les cheveux et un beau regard tragique de veuve de matador... Vachement attractif, non ?

SIMON la gorge nouée. — Mais c'est impossible, Monsieur !

SIR WILLIAM. — Pourquoi ? Avez oublié votre appareil ?

SIMON. — Je dors avec, Monsieur ! Mais lady Belmont n'acceptera jamais !

SIR WILLIAM. — Avez déjà vu une femme qui refuse de se faire photographier, vous ? N'aurez qu'à lui raconter que c'est une photo-souvenir pour coller dans l'album de famille ! Témoinnage posthume de son

geste héroïque, exemple de fermeté indomptable à transmettre aux générations futures, l'écartera, l'écartera ! Le genre de truc à entrer tout droit dans l'Encyclopédie Britannique, mon garçon ! Ça ne se refuse pas !

SIMON le regarde, amusé. — Pardonnez-moi, Monsieur, mais est-ce qu'on ne vous avait pas surnommé dans l'Armée « Willy-la-carotte » ?

Sir William le regarde.

Je crois avoir lu ça dans les Mémoires de « Tête-de-lard ».

SIR WILLIAM découragé. — A écrit ses Mémoires lui aussi ? Allons bon !

SIMON. — Ce que vous espérez, au fond, c'est qu'en faisant éclater le scandale vous mettez le Ministre des Transports dans l'obligation d'annuler ce projet de bretelle... Vous êtes malin, mon général !

SIR WILLIAM. — N'êtes pas tellement bête non plus, vous savez !... Alors ?

SIMON se lève, décidé. — Je marche !

SIR WILLIAM ému. — Dans mes bras, Simon !

SIMON. — Simon, Monsieur.

Subit sans broncher l'accolade virile de sir William.

Merci Monsieur.

SIR WILLIAM. — Maintenant, mon garçon, exécution ! Avant de vous mettre à baratinier ma sacrée bonne femme, s'agit d'abord de finir le trou !

SIMON. — Ah oui, le trou !

SIR WILLIAM. — Grouillez-vous ! Absolument indispensable que la photo paraisse dans les journaux du dimanche ! Pas trop tard, j'espère ?

SIMON. — Si je suis à Londres avant quatre heures, c'est dans la poche ! Il y a un train ?

SIR WILLIAM. — Vous paye un hélicoptère !

SIMON. — Je pense qu'un taxi suffira !

Retrousse les manches de son pull au-dessus des coudes.

Allons-y !

Il se retourne pour sortir au moment où Sheila revient. Elle est très surprise en apercevant sir William.

SHEILA. — William, tu es déjà de retour ? Quo s'est-il passé ?

SIR WILLIAM. — Envie de te revoir, chérie ! Aussi b... que ça !... Envie aussi de bavarder un peu avec ce garçon au sujet de... heu... au sujet de Saby !

SHEILA étonné. — Au sujet de Saby ? Pour lui dire quoi ?

SIR WILLIAM. — Des questions à lui poser... Et ça et ça, et-tout-et-tout, et le reste. A l'intention, de l'épouser et je suis le grand-père, tout de même.

SHEILA riant. — William, j'espère que tu n'es pas allé lui raconter l'histoire du pollen qui féconde les fleurs ? Il la connaît sûrement !... Décidément, mon pauvre Simon, vous allez nous devoir un week-end épouvantable !

SIMON très détendu. — Mais pas du tout, lady Belmont, au contraire ! Je suis ravi ! Bon, eh bien maintenant, si vous le permettez, je vais aller terminer le trou ! A tout à l'heure !

Il sort, laissant Sheila un peu étonnée de cette brusque allégresse.

SIR WILLIAM. — Vachement dynamique, hein ? Petit-fils de Tête-de-lard !

Sheila le regarde.

Duggan, quoi, de la 2ème aéroportée ! C'est son grand-père !

SHEILA sans enthousiasme. — Ah oui ?... Pauvre Saby, elle va finir par faire des enfants de troupe !

S'approche de la fenêtre, fronce les sourcils,

l'entrouvre, regarde un instant.

Je trouve tout de même qu'il exagère ! Je ne lui en demandais pas tant !

SIR WILLIAM. — Fait quelque chose de spécial ?

SHEILA un peu mélancolique. — Il chante...

Et elle referme la fenêtre pendant que le rideau se ferme.

FIN DU PREMIER TABLEAU



DEUXIEME TABLEAU

Même décor, le lendemain (dimanche) vers 10 heures du matin. Il fait toujours beau. La maisonnée a déjà pris son petit déjeuner mais la table n'est pas encore desservie. Une autre table, celle-là roulante, attend à côté. Le tableau de sir Douglas est toujours de travers. Le décor est vide au lever du rideau. Presque tout de suite on entend, venant du parc, une vigoureuse et brève sonnerie de claxon. On peut voir alors (gag facultatif et purement gratuit !) le tableau de sir Douglas se remettre d'aplomb. Simon c'est Richardson qui le fera. Le voici d'ailleurs qui entre, portant le claxon. Il le pose sur la table roulante et commence à desservir. Entrée d'Hubert, habillé. Ils descendent tous habillés, sauf Sheila qui peut être en déshabillé. C'est dimanche et ils vont à l'office.

RICHARDSON surpris. — Ce n'était que la première sonnerie, Monsieur Hubert !

HUBERT. — Je sais, Richardson, mais je voudrais que votre femme me prépare un gargarisme. Je dois lire la Bible, ce matin à l'office, et je me sens un peu enroué... (Se racle la gorge) Chaque fois que j'ai une émotion, il faut qu'elle me tombe sur les cordes vocales !

RICHARDSON. — Monsieur Hubert a eu une émotion ?

HUBERT. — Hier à la chasse... (Même la scène) je vois un énorme lièvre s'engouffrer dans un fourré, j'épaule en attendant qu'il sorte de l'autre côté, il sort, je tire... Pan ! ... C'était le setter irlandais du docteur

Hamilton ! Dieu merci je lui ai juste coupé la queue !

RICHARDSON. — Que Monsieur Hubert se console en pensant que ça aurait pu être le docteur qui sorte du fourré !

Il achève de mettre la vaisselle sur la table roulante.

HUBERT. — Les journaux ne sont pas encore là ?

RICHARDSON. — Le facteur pédale toujours moins vite le dimanche, à cause justement des suppléments illustrés des journaux. Ça augmente le poids !

HUBERT. — Il n'est pas arrivé quelqu'un, cette nuit ? Il m'a semblé entendre un bruit de moteur.

RICHARDSON. — Exact, Monsieur. C'était Harry-Christopher Wellington qui revenait de Londres.

HUBERT. — Qui ?

RICHARDSON. — Le chauffeur du taxi du village. Il ramenait Monsieur Horton-Green.

HUBERT. — Ce garçon avait eu la bonne idée de repartir pour Londres, pour quel diable a-t-il eu la mauvaise idée d'en revenir !

Quand on parle du loup... On entend siffloter la marche de la 3ème brigade blindée et Simon arrive.

SIMON en pleins euphorie. — Oh pardon ! Bonjour, Monsieur.

HUBERT courttois mais froid. — Bonjour, Monsieur Horton-Green. Bien dormi ?

SIMON. — Admirablement, Monsieur, jusqu'au moment où une espèce de...

Il aperçoit juste à temps le claxon sur la table roulante.

...où quelqu'un s'est mis à jouer de la trompette sous ma fenêtre !

HUBERT. — C'était Richardson et c'était du claxon. Une tradition familiale du dimanche...

RICHARDSON. — Ordre de sir William. La première sonnerie est pour se préparer à aller à l'office et la

deuxième pour aller à l'office.

SIMON. — Eh bien je ne vais pas à l'office mais je suis tout de même heureux d'avoir pu en profiter !

RICHARDSON. — Merci, Monsieur.

Il sort en poussant la table roulante.

SIMON. — Au fait, c'était la première sonnerie ou la seconde ?

HUBERT. — La première.

SIMON. — Alors je crois que je vais aller m'étendre sur mon lit pour attendre l'autre. C'est la position la plus agréable que je connaisse pour entendre sonner du claxon !

HUBERT courttois. — Désolé de ne pas pouvoir vous offrir les journaux du dimanche pour vous tenir compagnie, ils ne sont pas encore arrivés !

SIMON amusé. — Je sais, Monsieur. Quand ils arriveront, ça s'entendra !

Se reprend devant le regard donné d'Hubert.

Enfin je veux dire qu'on entendra le facteur !

Arrivée de Sheila.

SHEILA. — Ah vous voilà, lâcheur ! Il paraît que vous êtes allé passer la nuit à Londres ? C'est du joli, pour un fiancé !

HUBERT froid. — Monsieur Horton-Green n'est le fiancé de personne, que je sache !

SIMON gentil. — Si, Monsieur, mais c'est un secret ! A tout à l'heure !

Il sort

HUBERT. — C'est fou ce que ce type peut m'agaçer !

A Sheila qui ouvre et referme des tiroirs.

Tu cherches quelque chose ?

SHEILA cherchant toujours. — Mon agenda de cuir noir. Il me faut absolument le nom du frère du mari de la sœur de la femme de Petticoat. La maçon !

HUBERT. — Tu as besoin d'un maçon ?

SHEILA. — Pour ma pierre tombale !

HUBERT brusque colère. — Maman, ça suffit ! Maud a déjà cauchemardé toute la nuit et ce matin, en ouvrant les volets de la chambre, j'ai eu la joie de contempler la... la chose que tu as fait creuser devant le terrain de croquet ! Charmante façon de commencer un dimanche !

SHEILA. — Ne dis jamais de mal d'un dimanche avant d'avoir vécu le lundi, Hubert !

HUBERT agacé. — Tu ne m'auras pas ! Tes efforts pour essayer de m'effrayer sont puérils ! Je suis prêt à te parler cent livres que tu seras encore vivante demain matin, et même demain soir !

SHEILA. — Pas si ce sale bulldozer met les pieds ici !

HUBERT. — Avec ou sans bulldozer !

SHEILA. — Très bien, je tiens les cent livres ! Si je suis morte, tu les donneras à Saby. (Sourde mu) tu lui diras que c'est pour acheter des coquelicots...

HUBERT ahuri. — Des coquelicots ?

L'entrée dynamique de sir William coupe court à son incompréhension.

SIR WILLIAM. — Quelqu'un peut-il me prêter dix shillings ? Pas question de lâcher un billet d'une livre à leur foutue quête, bon Dieu ! As ça sur toi, s'il te plaît ?

HUBERT. — Naturellement...

Lui donne les dix shillings.

Ce n'est pas pour te le reprocher, papa, mais tu me tapes de dix shillings tous les dimanches matin !

SIR WILLIAM. — Ah oui ? Savais pas que tu l'avais remarqué ! (à Sheila) Drôle de robe pour aller à l'église, non ?

SHEILA. — Je n'y vais pas, j'ai trop de choses à faire ! A propos, tu peux me dire le nom du frère du mari de la sœur de la femme de Petticoat ?

SIR WILLIAM. — Non. S'appelle comment ?

SHEILA. — N'en parlons plus. Au fait, puisque vous êtes là tous les deux, je vais vous montrer quelque chose...

Va ouvrir un tiroir.

J'aimerais bien avoir votre avis...

Revient avec une feuille de papier.

C'est ce que je voudrais faire graver sur la pierre.

HUBERT, *exaspéré*. — Papa, je te demande de faire cesser cette farce idiote ! Maman s'est amusée à rédiger sa prétendue inscription funéraire, et maintenant elle veut nous la lire ! Un dimanche !

SIR WILLIAM. — En ai vu une, un jour, qui était vachement rigolo ! En 44, pendant le débarquement ! Étions tous en train de ramper dans un cimetière, pire que des Indiens, et voilà que je tombe le nez dessus ! Jamais plus autant ri sous un bombardement, bon Dieu ! Vous donne en mille ce qu'il avait fait graver, le bougre !

SHEILA. — Dis-le nous, chéri, tu en meurs d'envie !

SIR WILLIAM. — Avait fait graver : « Je vous l'avais pourtant assez dit, de fermer les portes ! »

SHEILA. — J'avoue que je n'ai rien trouvé d'amusé drôle. Disons que je suis restée dans les formules classiques...

Déplie la feuille de papier.

Naturellement, William, ce sera à toi de la faire graver. Quand tu en auras assez de la voir, tu n'auras qu'à laisser pousser l'herbe !... (*Lit*) Ici repose Lady Sheila-Augusta Belmont...

HUBERT *remué*. — Maman !

SHEILA. — Hubert, on n'appelle pas sa mère quand on en fait aussi peu de cas que toi ! (*Lit*) ... épouse adorée de sir William Belmont... (*à sir William*) « Adorée » te paraît correct, chéri ?

SIR WILLIAM. — Pourrais pas ajouter « et complète-

ment cinglée » ? Épouse adorée et complètement cinglée, et caetera, et caetera...

SHEILA. — Bon, mais alors je te demande de faire mettre « cinglée » entre guillemets... (*Rallie*) ...adorée et complètement cinglée... entre guillemets... de sir William Belmont, assassinée sauvagement par le Ministre des Transports !

Rappte le papier.

HUBERT *suffoqué*. — Hein ? Assassinée sauvagement par le Ministre des Transports !

SHEILA. — Oui, et avec un point d'exclamation !

HUBERT. — Mais c'est de la démenée !

SHEILA. — C'est de l'Histoire !

Tout en parlant, elle va enlever la feuille de papier dans un tiroir qu'elle ferme à clef.

Et si tu n'es pas content j'ajouterai : « Assassinée sauvagement par le Ministre des Transports avec la complicité de son fils Hubert ! »

Tend la clef à William.

Voici la clef, William ! Je te nomme mon exécuteur testamentaire !

SIR WILLIAM *sans enthousiasme*. — S'agit de quoi au juste ?

SHEILA. — De respecter mes volontés !

SIR WILLIAM, *rassuré*. — Bon, alors ça va, rien de changé !

Met la clef dans une de ses poches.

Mais feras penser que je l'ai mise dans celle-là, hein ?

SHEILA. — Je ne serais plus là pour te faire penser à quoi que ce soit ! Je t'en supplie, William fais un effort ! (*à Hubert*) Hubert, je te le lègue !

HUBERT. — Pardon ?

SHEILA. — Le général. Surtout, prends bien soin de lui ! Après avoir tué ta mère, ne va pas abandonner ton père !

Hubert fait un effort méritoire pour ne pas éclater.

13

HUBERT. — Maman, ne me pousse pas à bout ! C'est moi qui vais lire la Bible, tout à l'heure à l'office, et je suis déjà vaguement enrôlé !

SIR WILLIAM. — C'est toi qui vas lire la Bible, siston ?

HUBERT. — Le Révérend Trevor me l'a demandé.

SIR WILLIAM. — Quelque chose de pas trop barbant, hein ? Aime bien Sodome et Gomorrhe, moi !

HUBERT. — Aucun rapport. Il s'agit de l'histoire de Sisara.

SIR WILLIAM. — Jamais entendu parler de cette bonne femme !

SHEILA. — C'était un général, chéri.

SIR WILLIAM. — Général Sisara ? Connais pas !

HUBERT *sourdement agacé*. — Il est mort depuis trois mille ans, vous n'étiez pas de la même promotion !

SHEILA. — Rappelle-toi, c'est celui à qui Jézabel a enfoncé un pieu dans la tête à coups de marteau !

HUBERT. — Pas Jézabel, maman, Jahél.

SHEILA. — Tu crois ? C'est pourtant bien le genre de Jézabel !

HUBERT. — Peut-être mais c'était tout de même Jahél. Jahél, femme d'Heber.

SIR WILLIAM. — Heber, Hein ? L'ai bien connu, celui-là ! Était de Manchester ! Percival, qu'il s'appelait ! Percival Heber ! A été mon interprète pendant quatre ans !

HUBERT *patient*. — Non papa. Celui-là, c'était Heber tout court. Sans Percival.

SIR WILLIAM. — Lo sais mieux que toi, Bon Dieu ! L'appelions tous Percy-le-baveux ! Parlait quatorze langues, le bougre ! Avait une moustache comme un pare-choc !

SHEILA. — Honnêtement je ne pense pas que ce soit le même, chéri. Les dates ne collent pas très bien.

SIR WILLIAM. — Ai jamais entendu dire que sa

femme enfonçait des pieux dans la tête des gens à coups de marteau, remarque !

SHEILA. — Tu vois bien !

SIR WILLIAM. — Pas du tout le genre de type à supporter ça longtemps, le vieux Percy ! Vieille famille de Manchester !... Es bien sûr que c'était le même siston ?

HUBERT *explosant*. — Par le Dieu vivant, je n'ai jamais dit que c'était le même ! J'ai dit que c'était Heber ! C'est toi qui...

S'étouffe brusquement, tousse, se racle la gorge et enchaîne d'une voix éraillée.

...as dit que c'était le même !

SIR WILLIAM. — A lu une fois la Bible, lui aussi, un dimanche à l'office, du côté de Bastogne ! Était givré, le bougre, pire qu'un sapin de Noël ! S'était calé contre une statue, mais se balançait quand même avec le bouquin comme s'il avait été en haut d'un mât, au large du cap Horn ! Terrible ! « Et Moïse a dit... »

L'a répété au moins dix fois ! Et brusquement le voilà qui se retourne vers la statue en gueulant : « Vous dirai ce qu'il a dit quand ce foutu idiot aura fini de me pousser ! » (*à Hubert*) Vachement marrant, hein ?

HUBERT *étouffé*. — Oui papa.

Sir William lui donne une grande tape sur l'épaule.

SIR WILLIAM. — Une sacrée bonne idée que tu as eue, de parler du vieux Percy, siston ! Avais complètement oublié l'histoire ! (*à Sheila*) Tiens, encore autre chose qui me revient ! Petticoat !

SHEILA. — Quoi, Petticoat ?

SIR WILLIAM. — Le nom du type que tu cherchais tout à l'heure, c'est ça ! C'est Petticoat !

SHEILA *douce*. — Non, chéri. Ce que je cherche, c'est le nom du frère du mari de la sœur de la femme de Petticoat. Petticoat a épousé sa femme, comme tout le

monde, mais celui-là est le frère de celui qui a épousé sa sœur !

SIR WILLIAM. — A pas pu épouser sa sœur ! Formellement interdit !

SHEILA commence à s'énervée. — La sœur de la femme de Petticoat ! Pas la sienne ! C'est son beau-frère, si tu veux !

SIR WILLIAM. — Ai jamais dit autre chose ! Le beau-frère de la sœur de la femme de Petticoat, c'est Petticoat !

SHEILA tout à fait énervée. — Pas le beau-frère de la sœur de sa femme ! Le beau-frère de Petticoat ! Le frère du mari de la sœur de sa femme ! ...Hubert, tu pourrais tout de même me donner un coup de main !

HUBERT. — Certainement pas !

SIR WILLIAM. — Pourtant simple, bon Dieu ! Petticoat a une sœur...

SHEILA criant. — Non ! C'est sa femme, qui a une sœur !... (Réussit à se dominer) Après tout, je ne cherche pas à savoir qui a une sœur et qui n'en a pas, je cherche un maçon !

SIR WILLIAM. — Maçon ? A jamais été maçon, Petticoat !

Sheila ferme les yeux et se mord les lèvres.

C'est le frère de sa femme, qui est maçon !

HUBERT exaspéré. — Non ! Voilà une heure que maman t'explique que c'est le frère du mari de...

SHEILA. — Hubert, tais-toi ou je me roule par terre !

SIR WILLIAM. — Le connais depuis toujours, ce bougre ! Wilkinson... Hutchinson... Un nom comme ça...

Court silence, puis Sheila pousse un grand cri de triomphe.

SHEILA. — Garfield ! Tim Garfield ! Merci, William, tu as été merveilleux !

Entrée de Richardson qui apporte les journaux

(3 journaux) du dimanche.

Sheila enchaîne tout de suite.

Richardson, vous connaissez Tom Garfield, naturellement ? Le maçon !

RICHARDSON. — Très bien milady ! C'est le mari de la sœur de l'oncle de ma femme !

Surprise générale.

SIR WILLIAM. — Foutue famille ! Etes parent avec Petticoat, alors ?

RICHARDSON étonné. — Non, sir William. Puis-je vous demander comment je pourrais être parent avec Petticoat ?

SHEILA vivement. — Surtout pas ! Tom Garfield est maçon, c'est tout ce que je veux savoir ! Vous connaissez son adresse ?

RICHARDSON. — Le dimanche il habite à l'auberge des Trois Pendus, milady, à gauche au bout du bar. Mais c'est un homme qui a horreur qu'on le dérange quand il ne travaille pas !

SHEILA. — Dérangez-le quand même et dites-lui que c'est urgent, il s'agit de ma pierre tombale !

HUBERT. — Tu es folle ? Richardson, racontez ce que vous voudrez à ce type, mais pas ça !

RICHARDSON. — Bien, Monsieur Hubert.

Pose les journaux sur une table.

Les journaux. Ils viennent juste d'arriver.

Un pas pour sortir, se retourne.

Que milady me permette de la féliciter, elle est vraiment très bien, très émouvante !

Il sort.

SHEILA étonnée. — Pourquoi «très émouvante» ?

HUBERT prenant un des journaux. — Je ne vois vraiment pas !

SHEILA. — William...

*Il prenait un journal lui aussi.
Il la regarde.*

Tu trouves que j'ai quelque chose de spécial, ce matin ?

SIR WILLIAM la regarde. — Peut-être bien, chérie... Un début d'auréole, on dirait !

Hubert qui vient d'ouvrir son journal pousse un grand cri.

HUBERT. — Nom de Dieu !

SHEILA sèche. — Hubert, pas le dimanche ! Qu'est-ce qui te prend ?

HUBERT en colère. — Il me prend qu'il y a ta photo, là, dans ce misérable torchon !

SHEILA stupéfaite. — Ma photo ? Tu rêves !

HUBERT. — Avec le mode d'emploi écrit dessous ! (Lit) Voici lady Belmont en train de contempler sa propre tombe ! Elle va se tuer lundi matin !

SHEILA tombe des nues. — Ils ont mis ça ?

Lui prend le journal, lit.

«J'avais prévenu les gens de l'autoroute qu'il faudrait me passer sur le corps !» déclare-t-elle à notre envoyé spécial... (Parlé) Quel envoyé spécial ? Je n'ai vu personne ! Qui a pu...

SIR WILLIAM. — Petticoat, sûrement !

HUBERT furieux. — Bon Dieu, cette photo a été prise dans notre propre parc par un type qui ne devait pas se trouver à plus de cinq mètres de toi ! Tu l'as tout de même vu, ce type, non ?

SHEILA. — Évidemment mais je ne savais pas que... il m'avait dit que c'était à titre de souvenir... pour sa collection particulière !

SIR WILLIAM. — Sacré culot !

HUBERT. — Qui ça «ils» ? Qui l'a laissé entrer ? Comment pouvait-il savoir que... (Brusquement changement de ton) Attends un peu...

Bref regard à la photo. Il explose.

Exclusivité Horton-Green ! C'est lui ! C'est le pigiste !

Roule le journal en boule, le jette par terre, le piétine rageusement.

Il boit mon whisky, il mange mon pudding, il pelote ma fille et il prostitue ma mère !... Tu entends ça, papa ?

SIR WILLIAM décidé, le nez dans son journal. — Non !

HUBERT. — Et dans «Le Miroir du Dimanche» !

Donne un grand coup de pied au journal.

Cinq millions de lecteurs !

SIR WILLIAM sans lever le nez. — Et pour «Les Nouvelles du Monde», combien ?

HUBERT. — Six millions.

SIR WILLIAM plucide. — Alors ça fait onze.

HUBERT surpris. — Hein ?

SHEILA atterrée. — Je suis aussi dans «Les Nouvelles du monde» ?

SIR WILLIAM. — En plein, Chérie ! Toi et ta pelle !

SHEILA. — Mon Dieu.

Lui arrache le journal, lit.

Lady Belmont, épouse du général sir William Belmont qui se couvrit de gloire à El Alamein...

SIR WILLIAM. — Et autres localités !

SHEILA enchaînant. — ...a tenu à creuser elle-même la tombe où elle reposera dans quelques heures. La vold, surprise en plein effort par notre envoyé spécial...

HUBERT. — Voyou !

SHEILA liant. — «Debout ou couchée, a-t-elle fièrement déclaré, je défendrai jusqu'à la fin des siècles le patrimoine sacré des Belmont !»

SIR WILLIAM. — Vachement bien torché, ton communiqué, Chérie !

Court silence.

Pourrions peut-être jeter un coup d'œil à «L'Express», finon ! Reste plus que lui !

Tend l'appareil à Sheila.

HUBERT dans le sarcasme. — Mais bien sûr, voyons !

Prend le journal.

Pourquoi pas «L'Express» ! Ce serait injuste !

Ouvre le journal.

Et allez donc ! Onze et quatre, quinze !

SHEILA. — J'y suis ?

HUBERT. — Tu penses ! (Lit) Cette femme au visage grave, penchée sur sa propre tombe, n'est autre que lady Belmont. Elle va se tuer lundi matin. (Attéré) «Que mon sang retombe sur le Ministre des Transports» nous a-t-elle déclaré...

Il s'assied lentement dans le premier fauteuil, le regard fixe, tenant toujours le journal.

Entrée de Maud, habillée elle aussi pour aller à l'office. C'est le deuxième chapeau que nous lui voyons (le premier était celui de la chasse) mais il ne cède en rien au précédent ! Elle est tout de suite frappée par l'attitude prostrée d'Hubert.

MAUD. — Hubert ! tu es malade ?

HUBERT morne. — Je suis déshonoré...

MAUD. — Mon Dieu ! Il est mort ?

HUBERT. — Qui ?

MAUD. — Le chien du docteur Hamilton !

Hubert faillit de son siège, repris par sa colère.

HUBERT. — Je me fous du chien du docteur Hamilton ! Tiens, regarde !

Lui fourre le journal dans les mains.

Et il y en a sûrement autant dans tous les journaux du dimanche ! Tu sais combien cela fait d'anglais en train de se moquer de moi ? Au bas mot, trente millions !

Un regard sur la photo a suffi à Maud. Elle

regarde Sheila, l'air profondément choquée.

MAUD. — Hubert a raison, mère ! Que vont penser les gens !

SHEILA agacée. — Maud, fichez-moi la paix !

MAUD horrifiée. — Vous, lady Belmont, en train de jardiner dans une robe de dentelle noire un 15 décembre !

HUBERT suffoqué. — Hein ! Quoi ?

MAUD. — Alors que vous avez ce ravissant ensemble de tweed anthracite et tilleul de chez Osborne !

HUBERT criant. — Tais-toi ! Je t'en supplie, tais-toi !

Entrée rapide de Saby, très excitée. Elle est habillée elle aussi un peu court pour aller à l'office.

SABY dans le mouvement. — Mamy, tiens-toi bien, on vient de parler de toi à la B.B.C. ! Hugh Preston lui-même !

HUBERT. — La B.B.C., maintenant !

SABY. — Tu sais comment il t'a baptisée ? Lady Harakiri !

SHEILA amusée. — Ah oui ? C'est charmant !

SABY ravie. — J'aurais voulu que tu l'entendes scouper les puces du Ministre des Transports ! Un vrai festival !

HUBERT. — Et ça te fait rire !

SABY. — Tu parles ! Pour une fois qu'il arrive quelque chose de marrant un dimanche !

HUBERT grinçant. — Quelque chose de marrant, hein ? Nous en reparlerons au premier billet de dix livres que tu me demanderas !

Là-dessus le téléphone sonne. Il décroche.

Oui ?... Ah c'est vous, amiral ? Ici Hubert. (Aux autres) C'est Gérard. (à l'appareil) Pardon ? Si ma «pauvre mère» est encore là ? (Sec) Je vous la passe !

Ce vieux machin veut t'embrasser !

SHEILA au téléphone. — C'est moi, Gérard ! Bonjour !... Ah bon, vous les avez lus vous aussi ! Lesquels ? ...«L'Observateur» et «Le Peuple» ? Nous ne les recevons pas. C'est bien ?

HUBERT accablé. — Toute l'Angleterre, papa, toute l'Angleterre !

SIR WILLIAM. — Courage, fiston, pense à autre chose !

SHEILA au téléphone. — Héroïne nationale, c'est peut-être beaucoup dire !... Mais si, voyons, demandez ! C'est accordé d'avance !... La pelle ? Quelle pelle ?... Ah oui, je vois !... Mais bien sûr, voyons, c'est la moindre des choses ! Venez la prendre quand vous voudrez !... Moi aussi, Gérard, je vous embrasse ! A bientôt ou adieu, je ne sais pas encore !

Elle raccroche.

Hubert, tu lui donneras la pelle. C'est pour la tombe de bienfaisance des orphelins de la Marine.

HUBERT écumant. — Un examen psychiatrique, tu entends ? Je vais demander un examen psychiatrique ! Dès demain !

MAUD inquiète. — Hubert, tu te sens mal ?

HUBERT. — Toi, boucle-la !

C'est à ce moment précis que Simon se pointe.

Mais voilà ce cher Monsieur Horton-Green ! Photographe, reporter et envoyé spécial ! Venez, Monsieur Horton-Green. Venez, que je vous embrasse ! (rageur) Espèce de Judas ! Reptile ! Dégoûtant personnage !

SIMON hochant la tête. — Je vois que les journaux du dimanche sont arrivés !

SIR WILLIAM. — Pire qu'une bombe, mon garçon ! Sacré fourbi ! Me rappelle le débarquement !

SHEILA. — Je vous en veux, Simon ! Vous avez

trahi ma confiance ! Je vous croyais pourtant de mon côté !

SIMON. — Un bon journaliste est de tous les côtés à la fois, lady Belmont. C'est ce qu'on appelle l'objectivité !

SABY. — Bravo, chéri !

HUBERT ne se contrôle plus. — Saby, dis «chéri» encore une seule fois à ce type et je t'envoie une paire de gifles ! (à Maud) Et à toi aussi !

MAUD stupéfaite. — Mais je n'ai rien dit !

HUBERT. — C'est toi qui l'as invité !

SIMON à Sheila. — Je suis navré de vous avoir déplu, lady Belmont, et pourtant je n'arrive pas à le regretter !

SHEILA. — Eh bien vous avez tort ! Par votre faute j'ai maintenant l'impression d'avoir remplacé Nelson en haut de sa colonne et de faire de l'œil à cinquante millions d'Anglais ! C'est très désagréable !

SIMON. — Ce sera peut-être utile ! Qui sait ?

HUBERT. — Utile ? La seule chose utile que vous auriez pu faire, c'était de vous étouffer dans votre berceau avec votre biberon !

SIMON poli. — J'ai été nourri au sein, Monsieur.

SIR WILLIAM. — Bien envoyé, mon garçon ! En plein dans l'œil !

SIMON. — Voyez-vous, lady Belmont, je ne voudrais pas que vous pensiez que j'ai obéi uniquement à des motifs de gloire professionnelle en divulguant ces photos. J'ai voulu avant tout vous donner une chance d'émouvoir l'opinion publique ! Si lady Belmont doit s'écrouler, me suis-je dit, au moins que ce ne soit pas comme une malheureuse bougie dans un courant d'air, mais comme un soleil qui explose !

SIR WILLIAM. — Devriez écrire tout ça, bon Dieu ! Vachement poétique !

HUBERT. — Ma mère n'a jamais eu l'intention de s'écrouler, idiot que vous êtes, et vous avez flaquez ma carrière par terre avec vos photos à la gomme !

SIMON cabré. — Elles sont excellentes, Monsieur !

SHEILA. — Après tout vous avez peut-être raison, Simon. En tout cas, tout cela paraît d'un bon sentiment... *(Lui sourit)* Très bien, je vous pardonne !

HUBERT. — Pas moi ! Et je vous interdis de m'adresser désormais la parole !

SIMON. — Parfait, Monsieur. Je ne vous parlerai plus jusqu'au jour où je vous demanderai la main de Saby.

Hubert en a le souffle coupé.

HUBERT. — Quoi ? Après ce que vous m'avez fait vous avez le culot de...

SHEILA. — Il ne te la demande pas, il te dit simplement qu'il te la demandera !

SABY. — On te prévient, c'est tout !

SIMON *très poli*. — C'est indispensable, Monsieur. Saby et moi sommes décidés à ne pas nous marier sans votre consentement, sauf bien sûr dans le cas extrême où vous nous le refuserez.

HUBERT *criant*. — Je vous le refuse !

SIMON. — Pas seulement une fois, Monsieur. Trois fois.

HUBERT. — Considérez que c'est fait !

SIMON. — Pas trois fois en même temps. Trois fois en six mois.

HUBERT. — Je vous le refuse jusqu'à la fin du monde ! Et si Saby vous épouse quand même, elle ne touchera pas un seul shilling de mon héritage !

SHEILA. — Ah oui ? Eh bien toi, tu ne toucheras pas un seul shilling du mien ! Ni de celui de ton père ! N'est-ce pas, William ?

SIR WILLIAM. — Parlez de quoi, au juste ?

SHEILA. — Ce serait trop long à t'expliquer ! Dis oui !

SIR WILLIAM *énergique*. — Oui !

SHEILA. — Merci, chéri. *(à Hubert)* L'incident est clos !

HUBERT *hurlant*. — Clos ? Il ne le sera jamais,

moi vivant ! Jamais ! Ja...

Il fait entendre soudain un horrible gargouillis, porte la main à sa gorge en faisant un bruit de soufflet de forge.

A partir de cet instant, tout le texte d'Hubert n'est là qu'à titre indicatif, pour aider le comédien. Hubert sera totalement aphone jusqu'à la fin de l'acte.

Hubert, inaudible :

Ça y est, je me la suis cassée ! Ça devait arriver ! Nom de Dieu de nom de Dieu !

MAUD *affolée*. — Hubert !

Maud court à lui, le prend dans ses bras.

Mon chéri, qu'est-ce que tu as ? Parle !

HUBERT *inaudible*. — Peux plus ! Me suis cassé la voix ! Fous-moi la paix !

MAUD *aux autres, égarée*. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

SHEILA. — Aucune idée !

SIR WILLIAM. — S'est cassé la voix et demande qu'on lui foute la paix, voilà ce qu'il dit !

SHEILA *stupéfaite*. — Comment peux-tu le savoir ? Tu l'entends ?

SIR WILLIAM *ravi*. — L'ai jamais aussi bien entendu ! Vachement rigolo, comme truc !

Apparition de Richardson.

RICHARDSON. — Le gargarisme de Monsieur Hubert est dans la chambre de Monsieur Hubert !

Impossible, il regarde Hubert gesticuler d'un air furieux en faisant entendre une série de bruits intraduisibles.

Puis il a un hochement de la tête attristé.

Trop tard !

Il sort.

Hubert se tourne vers sa mère toujours gesticulant et tentant de lui faire comprendre

Dieu sait quel

SHEILA. — Je sais bien que ce n'est pas le moment de te faire des reproches, mon pauvre Hubert, mais ce que tu peux être agaçant ! William !... *(élève la voix)* William !

Il la regarde.

Dis-moi ce que dit Hubert !

SIR WILLIAM. — Vasy, s'ton, je t'écoute !

Hubert recommence son mandage.

Vu ! *(à Sheila)* Dit qu'il n'est pas question qu'il lise la Bible à l'office dans des conditions pareilles. *(à Hubert)* La liral à ta place, voilà tout ! Vont se régaler, Bon Dieu !

SHEILA. — Tu es fou !... Maud, je vous en prie, empêchez-le de faire une chose pareille ! Il ne lui faudra pas dix secondes pour leur parler d'El Alamein, de Petticoat et de Percy le baveux ! Lisez-la, vous !

MAUD *affolée*. — Moi, mère ? Mais j'ai oublié mes lunettes à Londres !

SHEILA *péremptoire*. — Lisez-la quand même ! *(les yeux au ciel)* Un muet, un sourd et une myope. Vous m'avez gâtée, mon Dieu !

On entend la deuxième sonnerie de clairon venant du parc.

Filez vite, maintenant, vous allez être en retard ! Au passage, vous laisserez Hubert chez le docteur Hamilton ! *(à Hubert)* Tu en profiteras pour lui demander des nouvelles de son chien !... Par écrit ! A tout à l'heure !

SABY *sortant*. — A tout à l'heure, Mamy !

MAUD. — A tout à l'heure, mère.

Entrainant Hubert.

Viens, chéri.

Ils sortent, sir William le dernier.

SHEILA. — William !

Il se retourne.

Vois le Révérend Trévor après l'office et demande-lui de venir dîner ce soir. Dis-lui qu'il y aura une oie farcie il adore ça !

SIR WILLIAM. — Moi aussi ! Besoin de personne pour manger une oie !

SHEILA. — Je sais, mais je veux voir un prêtre.

Il la regarde en hochant la tête.

SIR WILLIAM. — Encore plus cinglée que moi, bon Dieu !... Mériterais que je te flanque une bonne raclée !

SHEILA *sourire*. — Ce n'est pas ton genre, chéri !

SIR WILLIAM. — Pas mon genre ? Demande à Rommel !

Il sort.

Sheila sourit à Simon.

SHEILA. — Eh bien, Simon, vous avez toujours envie d'entrer dans la famille ?

SIMON *riant*. — De plus en plus ! J'ai toujours été trop paresseux pour pratiquer le moindre sport, ça me fera beaucoup de bien !

Le téléphone sonne. Il décroche.

Ici le secrétariat de Lady Belmont. J'écoute... *(Brièvement épanoui)* Sans blague ! Alors là, mon vieux, vous pouvez dire que vous tombez à pic ! Ne quittez pas !

Il tend l'appareil à Sheila.

Vous avez la gloire au bout du fil ! C'est «Panoramas» !

SHEILA. — Panorama ?

SIMON *surpris*. — L'émirance vedette numéro 1 ! Vous n'avez pas la télé ?

SHEILA. — Vous savez, j'avais déjà mon mari !

Prend l'appareil.

Lady Belmont à l'appareil. Bonjour Monsieur... Vous êtes vraiment trop aimable !... Très bonnes photos, oui. C'est le fiancé de ma petite fille qui les a faites... Moi à «Panorama» ? Vous croyez vraiment que ça s'impose... Bon, alors je veux bien essayer ! De toute manière, si la critique est mauvaise je ne serais pas là pour la lire !... Aujourd'hui vers quatre heures ? Parfait !... Oui, oui, j'ai toujours la pelle ! A tout à l'heure !

Raccroche.

Au fait, quand passe-t-elle, cette émission ?

SIMON. — Lundi soir.

SHEILA hochement de tête. — C'est tout de même bête de la rater de si peu !... Enfin, j'essaierai de me débrouiller, ce sera sûrement retransmis par satellite !

Et le rideau se ferme.

F.N.C.D.
Bibliothèque

FÉDÉRATION NATIONALE
des
CERCLES DRAMATIQUES
DE LA SEINE

ACTE II

TROISIEME TABLEAU

Même décor, le dimanche après le repas du soir. Lumières allumées dans la pièce. Le parc est éclairé çà et là par des projecteurs.

Sheila, Maud et Saby sont en scène, toutes trois en robe de diner.

Assises, elles écoutent la bonne parole qui sort d'un poste radio à transistors.

VOIX RADIO. — Bref, qui va gagner ce match étonnant qui passionne toute l'Angleterre depuis ce matin ? D'un côté un Gouvernement, de l'autre une femme ! Un Gouvernement qui ne veut rien savoir, une femme qui ne veut rien entendre ! «L'autoroute passera !» affirme le premier. «Si l'autoroute passe, je trépane !» jure la seconde. Et lady Sheila Belmont est affligée d'une solide hérédité irlandaise qui devrait faire réfléchir notre Ministre des Transports ! Il suffit de l'avoir vue appuyée à sa pelle pour savoir qu'elle ne cédera pas. Chère Sheila Belmont vous êtes folle, irrémédiablement et délicieusement folle ! Mais si nous avions été capables de produire à chaque génération une poignée seulement de fous de votre classe, l'Angleterre boirait encore son thé aux Indes ! De tout mon cœur je vous dis : «A demain !»

La voix d'une speakerine succède à celle du journaliste.

Ici la B.B.C. Vous venez d'entendre la causerie du dimanche soir de Hugh Preston !

Une bouffée de musique pop.

Maud coupe le contact.

SABY émue. — Eh bien je n'ai jamais eu autant envie de pleurer depuis le jour où je m'étais flanqué ce coup de

de marteau sur les doigts !

SHEILA. — Essaye de te détendre, chérie. Il n'y a rien de pire que d'avoir l'estomac serré pour digérer une oie farcie !

MAUD. — Celle-là était d'ailleurs extraordinaire, mère ! Elle avait encore un je ne sais quoi de plus que les autres !

SHEILA. — Probablement les larmes de Madame Richardson. Elle a vraiment beaucoup pleuré dans la sauce !

MAUD légère grimace. — Ah oui ?... Saby, tu devrais nous servir un peu d'alcool !

SABY. — Brandy ? Sherry ? Whisky ?

MAUD. — Ce que tu voudras, mais vite !

SABY. — Et pour toi, mamy ?

SHEILA. — Rien, merci.

A Maud pendant que Saby s'occupe des boissons.

J'ai déjà bu trop de vin à table, je ne tiens pas à passer une mauvaise nuit !

MAUD gémissante. — Mère, non, je vous en prie !

SHEILA. — Vraiment, Maud, je ne vous savais pas aussi sensible ! Je me demande comment, dans ces conditions, vous pouvez vous occuper aussi activement de cette œuvre aux vieillards lépreux !

MAUD. — Je fais partie du Comité des Fêtes.

Saby revient avec deux verres servis, celui de sa mère et le sien.

SABY. — Avale ça, maman, ça te remontera !

Maud avale une gorgée de breuvage et se dresse comme si elle avait reçu un coup de pied.

MAUD furieuse. — Saby, qu'as-tu mis là-dedans ?

SABY étonné. — Du sherry, du brandy et une pincée de poivre rouge ! C'est ce que nous buvons toujours entre copains !

SHEILA. — Fais voir...

Elle prend le verre de Saby, le vide d'un trait, reste un instant muette et toute raide les yeux fermés.

Puis elle rend le verre à Saby.

Eh bien, j'espère que ce sera moins mauvais demain matin !

MAUD. — Mère, taisez-vous, je sens que je vais me trouver mal !

Elle boit encore une gorgée et se met à tousser.

SABY admirative, à Sheila. — En tout cas tu peux dire que tu es gonflée ! Tu parles de ça comme si tu allais prendre le train ! Moi, je n'arrive pas à m'y faire !

SHEILA. — Dis-toi que si ton idiot de père s'obstine à te déshériter tu seras ma légataire universelle ça t'aidera !

SABY. — Oui, bien sûr, mais tout de même...

SHEILA. — Tiens, tu vas commencer tout de suite !

Elle défait de son poignet un très beau bracelet de diamants, le passe à celui de Saby.

Au point où j'en suis, il est temps que je commence à me détacher des biens de ce monde !

SABY ravie. — Ce que tu es chic !... Dis merci, maman !

MAUD avec effort. — Merci, mère... Mon Dieu c'est certainement le plus horrible week-end que j'ai passé de ma vie !

SHEILA. — Moi aussi, vous savez !

SABY. — Maman, il faut absolument faire quelque chose pour mamy ! On ne va pas rester comme ça à attendre !

MAUD. — Faire quoi ? Ton père a passé son après-midi perdu au téléphone pour essayer de joindre le Ministre, on lui répond invariablement qu'il vient

sortir !

SABY *rageuse*. — Il se débîne, la vache !

MAUD. — Saby !

SABY. — Et si tu appelaï tante Patricia ? C'est quelqu'un, tante Patricia ! Elle couche avec un type important de l'ambassade de Chine !

MAUD *sévère*. — Je te prie de surveiller tes expressions ! Une femme comme tante Patricia ne couche pas ! Elle voit !

A Sheila.

Et en l'occurrence elle ne voit vraiment pas grand chose ! Un tout petit attaché culturel à peine plus gros qu'une virgule !

SHEILA. — De toute manière je ne tiens pas du tout à ce que les chinois interviennent dans cette affaire ! Comme l'a dit cet après-midi ce charmant jeune homme de «Panorama», c'est un conflit au sommet entre moi et le Ministre des Transports !

SABY. — Il ne lâchera pas, mammy ! Tu l'as entendu, ce matin à la Radio ? Il a dit que si on avait cédé aux caprices de toutes les lady Belmont de notre Histoire, les Anglais seraient encore en train de tailler du silex dans les cavernes !

SHEILA. — Cela leur aurait au moins épargné la honte d'entrer dans le Marché Commun !

*Parait Simon, venant de la salle-à-manger.
Son pull à col roulé est cette fois de soie
noire, ou blanche.*

Ah, voici notre jeune Absalon ! Eh bien, Simon, où en est le général du récit de sa guerre ? J'espère qu'il a franchi le Rhin ?

SIMON. — Depuis déjà un bon moment ! Maintenant il raconte des histoires de chasse !

SHEILA. — Mon Dieu, à quel âge va-t-il arriver !

SABY *montrant le bracelet à Simon*. — Simon, chéri, regarde ce que mammy m'a donné !

SIMON. — Somptueux ! Mais je suis sûr que je t'aimerais encore mieux toute nue !

MAUD *choquée*. — Monsieur Horton-Green, pas devant sa mère, tout de même !

SABY. — Bon, ça va, on décolle !

A Simon.

Une pièce d'eau prise par la glace, sous un clair de lune romantique, tu as déjà vu ça ?

SIMON. — Non. Je me suis enrhumé dans un tas d'endroits mais encore jamais près d'une pièce d'eau gelée !

SABY. — Tu vas voir comme c'est bon !

Le prend par la main, l'entraîne.

Suivez-moi, jeune homme !

Ils sortent.

Maud les suit d'un regard inquiet.

MAUD. — Je me demande si j'ai raison de les laisser seuls ! Ce jeune homme paraît tellement... tellement dynamique !

SHEILA. — Ne rêvez pas, Maud ! Il fait une température à décourager un pingouin !

MAUD. — Je vais tout de même aller jeter un coup d'œil...

Elle sort au moment où entrent Sir William, Hubert et le Révérend Trévor, venant de la salle-à-manger.

Sir William et Hubert sont bien entendu en «smocking».

Sir William tient solidement le Révérend par un bras.

SIR WILLIAM *en parlant*. — Avions beau gueuler comme des ânes, rien à faire ! Plus un seul chien ! Disparus dans le brouillard ! Le renard aussi, naturellement ! Me demande si vous réalisez bien la situation,

Révérend... euh... comment, déjà ?

REVEREND TREVOR. — Trévor, sir William, Aloys Trévor,

SIR WILLIAM. — Foutu nom ! Vous appellerez Bill, hein ? Plus vite fait !

REVEREND TREVOR *aimable*. — Je vous en prie, sir William !... Donc vous aviez perdu les chiens...

SIR WILLIAM. — Exactement ! Pas moyen de mettre la main dessus ! Et voilà que je tombe sur un type qui ramassait des champignons ! « Hé vous là-bas ! » que je lui fais.

Dans son mouvement il découvre Sheila qui le regarde.

Te sens toujours bien, chérie ?

SHEILA. — Très bien, chéri. Heureuse de te voir. Vous buvez quelque chose ?

HUBERT *la voix encore fragile*. — Pas d'alcool pour moi, merci.

SHEILA. — Révérend Trévor ?

REVEREND TREVOR. — Ma foi, lady Belmont, quelques gouttes de whisky seraient les bienvenues !

SIR WILLIAM. — Toujours cette vieille histoire des nourritures célestes, hein ?

Lui tape cordialement sur l'épaule.

Sacré Bill !

A Sheila.

Un petit brandy pour moi. Double ! Et les cigares du dimanche, tu seras gentille...

SHEILA. — Je vais les chercher.

Elle sort vers la salle-à-manger.

SIR WILLIAM, *sans transition*. — Les auriez pas vus passer, par hasard ?

REVEREND TREVOR *perdu*. — ...

SIR WILLIAM. — Les chiens. Que je dis au type qui ramassait les champignons.

REVEREND TREVOR. — Ah oui !...

SIR WILLIAM. — « Pour sûr que je les ai vus, qu'il me fait. Y a pas encore trois minutes ! Filaient comme le vent, les bougres ! » « Et le renard, je lui demande, avez pas vu le renard ? »... « Le renard aussi, qu'il me répond. Était juste derrière eux, à même pas cinq longueurs ! Va sûrement pas tarder à les rattraper ! »...

Lui tape sur l'épaule.

Vachement rigolo, non ?

REVEREND TREVOR *se force*. — Si, si, tout à fait !... *(Perplexe)* Mais pourquoi le renard était-il derrière les chiens ?

SIR WILLIAM. — Avait dû prendre un mauvais départ !

A Hubert.

Te l'avais racontée, celle-là, fiston ?

HUBERT. — Oui, mais avec un lièvre. De toute manière, j'estime que le moment n'est pas très bien choisi pour raconter des histoires !

Retour de Sheila portant la ou les boîtes de cigares.

Elle préparera aussi les boissons.

Hubert la regarde, baisse un peu la voix.

Révérend, il est temps que vous ayez cet entretien avec ma mère. Au début je croyais qu'elle plaisantait, mais maintenant elle commence à me faire peur ! Je la trouve... je ne sais comment vous dire...

Nouveau regard vers Sheila paisiblement occupée à préparer les verres.

On dirait qu'elle flotte déjà !

REVEREND TREVOR *baisse la voix*. — Voyons, cher Monsieur, il est impossible que lady Belmont... d'attendre à ses jours ! C'est...

une femme beaucoup trop raisonnable !

SIR WILLIAM à Hubert. — Qui est raisonnable ?

HUBERT. — Maman.

SIR WILLIAM au révérend. — Raisonnable ? Cinglée, oui ! Pire qu'un trois-mâts ! sont tous un peu comme ça, dans son secteur ! Jamais entendu parler de son oncle Édouard ? Se prenait pour un chameau !

RÉVÉREND TRÉVOR atterré. — Mon Dieu !

HUBERT. — Papa, je t'en prie !

SIR WILLIAM. — Sautait sur le robinet dès qu'il ouvrait un œil, avalait quatre ou cinq litres d'eau et allait ensuite se balader dans les rues en remuant les oreilles ! Portait aussi les gosses sur son dos, le dimanche à Hyde-Park !

RÉVÉREND TRÉVOR anglois. — Comment a-t-il tué ?

SIR WILLIAM. — S'est noyé dans le port de Cannes. Nageait comme un chameau forcément !

Sheila arrive vers eux, souriante, portant les verres et les cigares.

SHEILA. — Vos verres, Messieurs...

Ils les prennent.

Et je vous en prie, continuez à parler ou moi ! Je ne suis pas un document secret !

SIR WILLIAM. — Étais justement en train de raconter à Bill l'histoire de ton oncle Édouard qui se prenait pour un chameau !

SHEILA. — Pour un dromadaire, chéri ! Tu exagères toujours !

Au Révérend trévor.

Le dromadaire n'a qu'une bosse !

RÉVÉREND TRÉVOR vaguement soulagé. — Ah, oui, c'est vrai !

SHEILA. — Ça lui était venu en 98, au cours de la campagne contre le Soudan. Séparé de ses hommes il

avait erré pendant six semaines dans le désert. S'il n'avait pas été aussi intimement convaincu d'être un dromadaire, il serait mort de soif !

RÉVÉREND TRÉVOR, pénétré. — Dieu fait bien ce qu'il fait !

SIR WILLIAM. — Une foutue vacherie, le désert ! Finit par vous taper sur le système ! En 42, après une tempête, ai vu un soir un médecin-major sauter brusquement sur l'infirmière-chef, en plein moss, et la foutre à poil en brailant que c'était un parachutiste Allemand déguisé !

SHEILA choquée. — William, tu parles à un prêtre ! Tu pourrais au moins dire « la mettre » à poil !

SIR WILLIAM. — Obligé de remplir la pauvre fille de cognac pour la ranimer Bill, et voilà qu'après elle ne voulait plus se rhabiller ! S'est mise à danser sur la table en chantant « Minuit chrétiens » !

RÉVÉREND TRÉVOR grave. — Les horreurs de la guerre, sir William !

SIR WILLIAM. — A fallu désigner deux sous-officiers pour la faire descendre de là et la porter dans sa chambre !

SHEILA. — Trois, chéri. Dans tes Mémoires, ils sont trois !

SIR WILLIAM. — Exact.

Au Révérend.

Trois ! L'ont veillée toute la nuit à tour de rôle, ces petits ! A fini par en épouser un, d'ailleurs. Sais plus lequel...

SHEILA. — Le meilleur, évidemment !

HUBERT excédé. — Maman, papa, le Révérend Trévor n'est pas venu ici pour entendre des histoires, mais pour un motif infiniment plus grave ! N'est-ce pas, Révérend ?

RÉVÉREND TRÉVOR. — Oui oui, bien sûr ...

Toussote.

Chère lady Belmont, ne croyez-vous pas en effet que nous pourrions... Que nous devrions... étant donné les... euh... les bruits alarmants qui courent sur votre santé... avoir vous et moi un petit entretien ?

SHEILA. — C'est une bonne occasion, en tout cas ! Je vous demande simplement d'avoir encore quelques minutes de patience, le temps que j'aille chercher quelque chose dans ma chambre. Servez-vous un autre whisky, je reviens !

Un pas pour sortir.

HUBERT inquiet. — Maman !

Elle se retourne.

Pas de blague, hein ? Tu ne vas pas en profiter pour...

SHEILA. — Hubert, quand atteindras-tu l'âge de raison ? Hier tu n'y croyais pas assez et aujourd'hui tu y crois trop ! Comment peux-tu espérer faire une carrière politique dans des conditions pareilles !

Maud revient, frissonnante.

Alors, Maud, vous êtes rassurée ?

MAUD. — Je suis gelée !

HUBERT. — Où étais-tu ?

MAUD. — Dehors, en train de surveiller Saby et Simon. Il n'y a rien à craindre. Ils se promènent sagement autour de la pièce d'eau en se disant des choses à l'oreille.

HUBERT. — Monsieur Horton-Green n'a absolument rien à dire à l'oreille de ma fille ! Tu devrais donner l'ordre à Saby de rentrer immédiatement !

MAUD. — C'est ce que j'ai fait trois fois.

HUBERT. — Alors tu devais l'attendre !

MAUD. — Il y a huit degrés au-dessous de zéro !

SHEILA. — Orphelin et veuf dans le même week-end, tu vois grand !... Accompagnez-moi donc dans ma chambre, ma pauvre Maud. Vous mettrez mon collier d'émeraudes autour du cou, ça vous réchauffera !

MAUD ravie. — Vos émeraudes ? Mère, mère, vous êtes trop bonne !

Les deux femmes sortent.

HUBERT frappé. — Tu as entendu, papa ? Elle est en train de distribuer les bijoux de famille, c'est mauvais signe !... Révérend, je compte sur vous !

RÉVÉREND TRÉVOR. — Rassurez-vous, mon fils, je saurai faire entendre à Lady Belmont la voix de la raison et celle de Dieu !

SIR WILLIAM. — L'ai entendu une fois, moi, en Écosse ! Vachement impressionnant !

RÉVÉREND TRÉVOR stupéfait. — La voix de Dieu, sir William !

SIR WILLIAM. — Exactement ! Un dimanche à Edimbourg, pendant l'office ! Dans un vieux fourbi d'église du temps de cette pauvre Marie Stuart, avec des sortes de loges en haut, tout autour et des grilles devant. Comme des cages pour les lapins, quoi, en plus grand !

RÉVÉREND TRÉVOR. — Oui oui, je vois...

SIR WILLIAM. — Ça faisait déjà un bon bout de temps que le Révérend du coin nous barrait avec l'Apocalypse ! Guoulait à faire trembler la baraque, pire qu'une batterie de 155 ! Brusquement le voilà qui s'arrête sans prévenir, le temps de sortir son mouchoir, et c'est là qu'on a entendu la voix ! Semblait venir d'un des machins du haut...

RÉVÉREND TRÉVOR. — Elle venait du Ciel, sir William !

SIR WILLIAM grave. — « Trois sans-atout ! »

Le révérend en reste muet de stupeur indignée.

HUBERT. — Papa, tu es insupportable !

RÉVÉREND TRÉVOR très choqué. — Vraiment, sir William, j'ai du mal à vous comprendre ! Vous oubliez que lady Belmont est une femme d'une grande dévotion devant Dieu !

SIR WILLIAM. — M'étonnerait qu'il soit tellement pressé de la rencontrer, Bill, ou alors l'a encore jamais vue de mauvais poil ! Aurait intérêt à attendre un peu, si vous voulez mon avis !

HUBERT. — Papa !

Le téléphone sonne.

Ce doit être pour moi !

Va décrocher.

Allô, oui ?... C'est moi. Merci, Mademoiselle !

Aux autres.

C'est John Brownlow, le secrétaire privé du Ministre. Il devait le voir cet après-midi...

A l'appareil.

Brownlow ? Merci de ne pas m'avoir oublié, mon vieux ! Alors vous avez pu le joindre ?... Quoi !... Impossible ? Mais c'est impossible ! Il faut absolument qu'il fasse quelque chose ! Il s'agit de la vie d'une femme, bon Dieu !... Mais oui, je m'énervais ! On voit bien que ce n'est pas vous qui êtes en train de perdre votre mère !... C'est déjà fait. Oh pardon, je ne savais pas !...

Étonné.

Un coup de balançoire ? Comment ça ?... Ah, bon je vois, c'était elle qui poussait ! Navrant !... Pour en revenir à la mienne... Non, Brownlow, non, elle ne bluffe pas ! La preuve, c'est qu'elle a fait venir un prêtre !

Regard vers le Révérend qui est en train de se servir un solide whisky.

Il est là, à côté de moi, prêt à l'entendre !

Au Révérend.

Venez lui parler, Révérend, il dit que c'est une blague !

Lui prend son verre des mains, lui tend l'appareil.

Je vous tiens votre whisky ! Allez-y !

REVEREND TREVOR. *à Hubert.*

Se décide sur une bonne poussée d'Hubert, prend l'appareil.

Allô ? Ici le Révérend Aloysius Trevor... Non, Monsieur le secrétaire privé, je ne suis pas un copain d'Hubert ! Je suis vraiment le Révérend Aloysius Trevor !... Mais oui, monsieur le secrétaire privé, Aloysius ! Evêque et martyr, ne vous en déplaie !... Cela aussi est, malheureusement exact ! De toute évidence, lady Belmont est aux portes du tombeau !

Sur le ton de la protestation.

Ah non, tout de suite, tout de suite, tout de suite, mais pas complètement... euh... pas complètement ce que vous dites ! Certainement pas !

SIR WILLIAM à Hubert. — Lui dit qu'elle est timbrée ! Vachement bien renseigné, le bougre !

REVEREND TREVOR à l'appareil. — C'est possible, mais entre la construction d'une autoroute et la destruction d'une âme, je n'hésite pas ! Que voulez-vous, je suis prêtre ! Nous n'appartenons pas au même Ministère !... Merci, Monsieur le secrétaire privé, et que la semaine soit avec vous !

Racoroche, reprend son verre.

Il dit qu'il va encore essayer. Espérons !

HUBERT. — Espérer quoi ? Il est encore plu tétu que ma mère !

SIR WILLIAM. — Qui est encore plus tétu que ta mère ?

HUBERT. — Le Ministre !

SIR WILLIAM. — Pas question ! fatiguerait un escadron de mules rouges, ta mère !

Au Révérend.

En 41, a réussi à venir à bout du vieux Winston !

20
REVEREND TREVOR *incrédule.* — A bout de air Winston Churchill ? A quel propos ?

SIR WILLIAM *parle à mots couverts.* — Euh... ravitaillement... Plus moyen de trouver une seule feuille de ce foutu machin dans tout le village, Bill, même au marché noir ! Voyez ce que je veux dire...

REVEREND TREVOR. — Pas très bien, sir William. Feuille de quoi ?

SIR WILLIAM *agacé.* — Papier hygiénique !

Léger sursaut du Révérend. Hubert lève les bras au plafond.

Mauvaise répartition des stocks, quoi, comme toujours ! Sont restés comme ça plus de six semaines, les malheureux, jusqu'au jour où Sheila a piqué sa rogne ! L'a tellement bombardé de lettres et de télégrammes, le pauvre Winston, lui a tellement cassé les pieds qu'il a fini par lui en envoyer d'un seul coup huit camions de cinq tonnes ! Avec sa carte ! « Et que ça vous serve aussi de leçon », qu'il avait écrit dessus !

Sberlud et croyant encore à une plaisanterie, le révérend se tourne machinalement vers Hubert.

HUBERT. — Tout à fait exact. Il a fallu faire construire un hangar !

REVEREND TREVOR *découragé.* — C'est effrayant ! Jamais une femme de cette trempe ne reculera d'un pouce !

SIR WILLIAM. — Pas encore prouvé ! Ai déjà fait reculer Rommel, bon Dieu !

Il consulte sa montre.

Doit être rentré chez lui, maintenant.

Va au téléphone et compose un numéro.

A peut-être réussi à faire quelque chose, le bougre !

HUBERT. — Qui ?

SIR WILLIAM. — Gérard. L'ai appelé ce matin pour

qu'il aille secouer les puces de ce foutu Ministre !

A l'appareil.

Gérald ? Ici William ! Alors ?..

Suffoqué.

Non ? Il a fait ça ? Sacré culot ! Bien la peine de se casser le bonnet à leur gagner des guerres !... Merci quand même vieux !

Racoroche.

A même pas voulu le recevoir ! L'a fait virer par ses larbins, pire que s'il était venu lui vendre un annuaire de call-girls ! Pas de l'eau de vaisselle, pourtant, le vieux Gérard ! A fini amiral d'escadre, bon Dieu !

HUBERT. — Un amiral sans sa flotte, tu sais !...

REVEREND TREVOR *angoissé.* — Le seigneur semble se détourner de nous, Sir William ! Si j'échoue pour vous aider à faire venir lady Belmont ?

SIR WILLIAM *sombre.* — Lui collerai un marron, Bill !... En attendant, on va toujours prendre un verre. Occupe-toi de ça, fiston !

Hubert prend son verre et veut prendre aussi celui du Révérend, également vide.

REVEREND TREVOR. — Merci, mais je ne pense pas que ce serait très sage ! Je me casse déjà tout le...

Désigne d'un doigt hésitant le tableau de Sir Douglas toujours de travers.

Le tableau, là... Il est vraiment de travers ou bien c'est moi qui...

HUBERT. — Il est vraiment de travers, Révérend !

REVEREND TREVOR *soulagé.* — Dieu soit loué !

Donne son verre à Hubert.

Hubert va au téléphone et compose un numéro.

SIR WILLIAM. — Rentrât tranquillement chez lui après la bataille de Edgohill, et puis plouf !

REVEREND TRÉVOR. — Qui cola, sir William ?

SIR WILLIAM. — Le type sur le tableau. Est tombé dans la mare aux canards avec son armure et a coulé comme un vieux bidon ! Glou-glou-glou-glou... Glou-glou-glou-glou...

Pause.

Glou !

REVEREND TRÉVOR. — Je relèverai celui qui est tombé, a dit l'Éternel, s'il est tombé en me regardant !

SIR WILLIAM. — Aurait mieux fait de regarder où il mettait les pieds !

Hubert lui tend son verre.

Merci, fiston.

REVEREND TRÉVOR prenant le sien. — Merci, mon fils.

HUBERT. — Dès que maman sera là nous vous laisserons seuls, naturellement. C'est préférable.

REVEREND TRÉVOR pas chaud. — Vous croyez ? En nous y mettant tous, ce serait peut-être plus facile ?

HUBERT réprobateur. — Révérend, il ne s'agit pas de déplacer un piano !

Retour de Sheila, qui porte une enveloppe, et de Maud, ravie, parée du collier d'émeraudes.

SHEILA au révérend. — Pardon de vous avoir fait attendre mais je me suis dit que cela vous permettrait d'affûter convenablement votre petite oraison !

MAUD montrant le collier. — Hubert, regarde ! Mère me l'a donné ! Je suis folle de joie !

HUBERT. — Ah oui ? Eh bien ce n'est pas le moment ! Viens, on va faire une partie de billard !

MAUD. — Mais je ne sais pas jouer au billard !

HUBERT. — Moi non plus. Allez, viens !

Retour de Saby venant du Parc. Elle est seule.

Ah ! Te voilà enfin, toi ! Et l'autre, où est-il ?

SABY. — Parti pour Londres !

HUBERT. — Encore !

SABY. — Ça l'a pris comme ça ! Nous étions en train de... bref, il m'a dit brusquement, « Chérie, j'ai une idée, il faut que j'aille à Londres », et il a filé comme un lièvre !

HUBERT. — Bon vent ! Je vais jouer au billard avec ta mère. Accompagne-nous, tu marqueras les points !

SABY. — Quels points ? Tu n'as jamais réussi à en faire un seul de ta vie !

HUBERT. — Ne discute pas tout le temps, tu veux ?

Pousse les deux femmes devant lui.

Allez, en route !

Sortie rapide de Maud et de Saby, énergiquement poussée par Hubert.

Sheila sourit au Révérend.

SHEILA. — Eh bien c'est ce qu'on s'appelle dégager la piste, il me semble ! A nous de jouer, Révérend !... Tu peux rester si ça t'amuse, chéri !

SIR WILLIAM. — Pense bien que je vais pas rater ça !

Ils se sont assis, le Révérend restant debout. En forme, Bill ? Lancez la balle, mon vieux !

Le Révérend se concentre un instant, puis il se racle la gorge et attaque.

REVEREND TRÉVOR grave. — Chère lady Belmont, le jour où Moïse redescendit du mont Sinaï, tout resplendissant encore de la lumière de Dieu et portant les Tables de la Loi...

SHEILA. — Oh à propos, j'allais oublier !

Lui tend l'enveloppe qu'elle tient toujours.

Pour vous, Révérend. Un petit mot amical pour prendre congé...

Le Révérend ouvre l'enveloppe et en sort un chèque.

REVEREND TRÉVOR Incrédule. — Cinq mille livres ? Mon Dieu, ce n'est pas vrai !

SHEILA. — Cela vous permettra d'acheter ce terrain de jeu pour les enfants de la paroisse...

A Sir William.

J'ai tiré le chèque sur mon compte personnel, chéri, pas sur le tien !

SIR WILLIAM. — Manquerait plus que ça !

REVEREND TRÉVOR, ému. — Soyez bénie, Lady Belmont ! Dieu vous en tiendra compte !

SHEILA. — Pour tout vous dire, je l'espère fermement ! Reste à savoir ce que vaut la livre sterling dans ces régions !

REVEREND TRÉVOR. — On peut vendre Dieu pour trente deniers, lady Belmont, on ne l'achète pas pour cinq mille livres ! C'est un terrible péché, que d'attenter à sa vie ! (Citant). Tu ne détruiras pas ce que Dieu t'a donné, sinon il se détournera de toi à jamais ! Ésai !

SHEILA citant. — « Tu ne restauras pas seuls et tu viendras me rejoindre ! » Jérémie !

REVEREND TRÉVOR citant. — « Quelconque désertera mon troupeau sombrera dans les ténèbres ! » Daniel !

SHEILA. — « Que la brebis égarée ne redoute pas la nuit, la lumière brillera éternellement pour elle dans ma maison ! » Isaïe !

Abasourdi, le Révérend regarde machinalement Sir William.

SIR WILLIAM. — Vachement coriaces, hein ? Vous avais prévu !

Le Révérend avale une grande gorgée de whisky et repart à l'attaque.

REVEREND TRÉVOR. — Lady Belmont, vous avez été jusqu'ici l'exemple vivant de cette petite paroisse ! Allez-vous compromettre tout cela pour une bouffée d'orgueil ? Vous ne voulez donc pas aller au paradis ?

SHEILA. — Il ressemble vraiment à celui que vous décrivez aux enfants de l'école ?

REVEREND TRÉVOR. — Il n'y a aucune raison d'en douter !

SHEILA. — Alors sans façon, merci ! Tous ces anges-là joufflus en train de voltiger sur des nuages roses m'agaceraient très vite et je ne supporte pas la harpe !

SIR WILLIAM. — N'aime que le piano ! Toujours à taper sur ce foutu machin !

SHEILA. — Et puis pourquoi imposer le même paradis à tout le monde ? C'est comme s'il n'y avait qu'une seule chaîne à la télévision !

Le Révérend ferme les yeux.

Mon paradis à moi, c'est un endroit paisible et verdoyant... Un peu comme la Suisse, vous voyez ?... Oh je retrouverai à longueur d'éternité tous ceux que j'ai vraiment aimés ! Shakespeare, Byron, Léonard de Vinci, Brahmé, Gandhi, Humphrey Bogart...

Sourit à Sir William.

Et toi aussi, chéri, naturellement ! En lieutenant de préférence !

Au Révérend.

C'est cela, mon paradis, Révérend, et si Dieu n'est pas devant la porte pour me recevoir, je lui dirai deux mots !

REVEREND TRÉVOR douloureux. — Lady Belmont, que blasphemiez-vous !

SHEILA. — J'ai filé droit toute ma vie, ce qui n'a pas

été tellement facile, et je n'ai jamais fait de mal à personne ! Si avec tout ça je n'ai même pas obtenu la moyenne, alors zut !... William, ai-je été une brave femme, oui ou non ?

SIR WILLIAM. — La meilleure, bon Dieu !

Au Révérend.

A embrassé un jour un kangourou dans un arbre. c'est tout !

41 REVEREND TREVOR effaré. — Un kangourou ! SHEILA amusée. — Un jeune australien, tout simplement ! Nous étions perchés sur une branche et j'avais quinze ans ! Je vous affirme que ce ne sont pas les conditions idéales pour une bonne éducation sexuelle ! Essayez, vous verrez !

REVEREND TREVOR. — Passons ! Mais le scandale, lady Belmont, qu'en faites-vous ? Toute l'Angleterre vous regarde ! Ce matin déjà, quand sir William et vos enfants sont entrés dans l'église, un long murmure a couru dans l'assistance !

SHEILA. — Probablement à cause du chapeau de Maud ! Ma belle-fille met généralement des choses si étranges sur la tête que les gens sont toujours un peu déconcertés !

SIR WILLIAM. — A fait peur à mon chien, un jour ! Terrible !

SHEILA. — C'est d'ailleurs un de ses chapeaux qui lui a fait rater la garden-party de lady Salisbury, l'année dernière !

SIR WILLIAM. — Vachement rigolo comme histoire ! Raconte-la lui, chérie !

REVEREND TREVOR. — Ce n'est vraiment pas le moment, sir William !

SHEILA. — Figurez-vous qu'en juillet dernier Maud s'est trouvée un jour avec un enterrement sur les bras et la garden-party en question, à peu près à la même heure et dans le même coin ! Sachant qu'elle n'aurait

pas le temps de se changer, elle avait choisi une robe qui pouvait faire pour les deux. Quant au merveilleux chapeau spécialement conçu pour épater lady Salisbury...

SIR WILLIAM. — Suivez bien, Bill, c'est important ! SHEILA. — Eh bien elle l'avait caché dans l'église,

derrière un pilier, avec l'idée de le reprendre en douce à la fin de la cérémonie funèbre et de filer ensuite à la garden-party ! Seulement voilà, quand elle est sortie il n'y avait plus de chapeau ! Elle l'a trouvé accroché au corbillard avec les autres couronnes !

SIR WILLIAM en joie. — Pouvait pas le décrocher devant tout le monde, bon Dieu ! L'a suivi en pleurant jusqu'au cimetière !

Ils rient tous deux de bon cœur à ce souvenir. Le Révérend les regarde, consterné.

SHEILA redevenant sérieuse. — Pardon de vous avoir interrompu, Révérend. Vous disiez ?

42 REVEREND TREVOR vaincu. — Rien, lady Belmont... Et je ne pense pas que dire quoi que ce soit vaille à grand chose ! Je suis...

Geste d'impuissance des deux bras.

SHEILA compatissante. — Un peu fatigué, probablement ?

SIR WILLIAM. — C'est l'ois farcie, Bill ! Poutue bestiole ! Envie de ronfler, hein ?

44 REVEREND TREVOR digne. — Envie de prior, Sir William !... Et c'est ce que je vais aller faire, lady Belmont, si vous voulez bien m'autoriser à me retirer...

SHEILA. — Je vous en prie, Révérend ! Merci d'être venu, vous ne pouvez pas savoir le réconfort que m'a procuré votre présence !

Hochement de tête désabusé du Révérend.

Mais si, mais si ! Et ne vous faites pas trop de mauvais sang, tout se passera très bien !

22
45 REVEREND TREVOR. — J'espérerai jusqu'à la dernière seconde ! Dieu ne vous abandonnera pas ! (Citant) « Que se perde une seule brebis de mon troupeau et je laisserai toutes les autres pour aller la chercher ! » Saint Mathieu !

SHEILA sourit. — Saint Luc !

Soupir résigné du Révérend.

Bonne nuit et mille choses à votre charmante femme !

SIR WILLIAM cordial. — Salut, Bill ! Essayez le bicarbonate !

Sortie sans gloire du Révérend.

Complètement traumatisé, le bougre ! S'en remettra jamais !

Sheila ne dit rien. Elle est debout devant le piano. Ses doigts effleurent le clavier. Elle ne regarde pas sir William. Mais lui la regarde !

Peut-être le moment de faire revenir les autres, non ?

SHEILA. — Non...

Elle s'assied au piano, commence à jouer très bas, pianissimo.

Je voudrais au contraire que tu ailles leur dire de ne pas venir... Qu'ils montent dans leur chambre quand ils voudront et qu'ils me laissent... Toi aussi, chérie... Et surtout que personne ne vienne pleurnicher cette nuit à ma porte. De toute manière elle sera fermée à clef et je me serai mis du coton dans les oreilles !

Elle continue de jouer sans le regarder.

Bien que visiblement ému, sir William s'efforce de crâner.

SIR WILLIAM. — Me rappelle Toutankhamon, bon Dieu ! A dû faire le même soin avant d'entrer dans sa Pyramide et d'accrocher l'écriteau au loquet !

SHEILA jouant toujours. — Toutankhamon est

parti en emportant ses bijoux, chéri. Je laisse les miens... Allons, va-t-en !

Il ne bouge pas. Elle cesse de jouer, le regarde.

Tu as peur ?

SIR WILLIAM. — As tout fait pour ça, non ?

SHEILA. — Moi aussi, j'ai peur... Maintenant, c'est vraiment pile ou face ! Et c'est ta faute, chéri ! Tu as été trop malin !

SIR WILLIAM. — Comprends pas !

SHEILA. — C'est toi qui as soufflé à Simon l'idée de prendre ces photos et de les faire paraître dans les journaux, n'est-ce pas ?...

Sourit.

J'ai reconnu tout de suite ton fameux coup de main pour piéger l'adversaire sur son propre terrain. Comme à Tripoli, hein ? Une belle réussite, à l'époque !

SIR WILLIAM. — Embrassé par le vieux Monty devant toute ma brigade, bon Dieu, pire que si j'avais été sa mère !

SHEILA. — Eh bien cette fois, c'est raté ! Ce n'est pas le Ministre des Transports que tu as piégé, c'est moi ! J'aurais pu à la rigueur reculer au dernier moment à condition que ça reste entre nous. Maintenant ce n'est plus possible. Tu as entendu le Révérend Trevor ? Toute l'Angleterre me regarde !

SIR WILLIAM crispé. — Pas une raison pour être dingue ! Tout ça est trop con ! Laisse tomber !

SHEILA. — Trop tard ! Tu as fait ta guerre, laisse-moi faire la mienne !

Sourit.

Allons, général, dis-moi quelque chose de gentil et va te coucher !

Elle recommence à jouer sans plus s'occuper de lui. Il la regarde un instant.

SIR WILLIAM ému. — A demain, chérie.

Il ajoute, en s'efforçant de retrouver la merveilleuse autorité qu'il a dû avoir il y a trente ans devant ses troupes.

C'est un ordre !

Aucune réaction de Sheila qui joue toujours, sans le regarder. Il a un hochement de tête perplexe.

Bon Dieu, ça avait pourtant vachement bien marché à Tripoli !

*Et il sort pendant que Sheila joue de plus en plus fort et que...
Le rideau se ferme.*



QUATRIEME TABLEAU

Le lendemain lundi, vers sept heures trente du matin. Le petit déjeuner est servi sur la table, mais personne n'y a encore touché. La table roulante est là, elle aussi. A noter que pour la première fois le tableau de sir Douglas est parfaitement d'aplomb.

Richardson est seul en scène, en train d'astiquer son clairon.

Arrivée de Saby, en mini-robe de chambre. Elle semble déçue en apercevant Richardson.

SABY nuance de déception. — Ah ! C'est vous, Richardson... Bonjour.

RICHARDSON. — Bonjour, Mademoiselle.

Pose le clairon sur la table roulante.

SABY. — J'avais entendu du bruit, j'espérais presque que c'était mamy... Vous l'avez vue, hier soir, avant qu'elle monte dans sa chambre ?

RICHARDSON. — Oui Mademoiselle, quand je lui ai apporté sa tasse de tilleul, elle jouait du piano...

SABY. — Vous êtes sûr qu'elle n'a rien mis dedans ?

Richardson la regarde, étonné.

Dans son tilleul !

RICHARDSON. — Trois morceaux de sucre, c'est tout. Milady était vraiment comme d'habitude !

SABY. — Jusqu'au bout elle aura été comme d'habitude ! Personnellement je n'ai pas réussi à dormir plus de deux heures !

RICHARDSON. — Nous en sommes tous là, Mademoiselle ! Ma femme m'a dit que c'était sa plus mauvaise nuit depuis sa nuit de noces !

Saby la regarde, étonné.

On lui avait arraché une dent le matin même !

SABY. — Eh bien je vous parie que Mamy a très bien dormi, elle ! Si elle avait décidé de le faire, en tout cas, vous pouvez être sûr qu'elle l'a fait !

Elle aperçoit le clairon sur la table roulante.

Vous n'allez tout de même pas jouer du clairon ce matin ?

RICHARDSON. — Ordre de sir William, Mademoiselle ! A huit heures moins le quart précises, je dois me tenir au milieu de la grande pelouse et sonner la charge !

SABY sidérée. — Il n'y a qu'un général pour penser à des trucs pareils ! Quelle charge ? Contre quoi ?

RICHARDSON. — L'objectif désigné est la porte de la chambre de lady Belmont.

SABY. — Alors pourquoi attendre huit heures moins le quart ? Il n'y a qu'à charger tout de suite !

RICHARDSON. — Sir William répugne à employer la force, Mademoiselle. Il ne le fera qu'à la dernière minute. De toute manière, milady a affirmé qu'elle ne tenterait rien avant huit heures et elle a la religion de l'exactitude !

SABY. — Et si sa pendule avance ?

RICHARDSON. — Je pense que c'est à sir William de prévoir ce genre de détail, Mademoiselle. C'est lui qui est général ! Mademoiselle ferait mieux de déjeuner...

Petit soupir de Saby en regardant la table garnie

SABY. — Je ne crois pas que ce serait très correct.

RICHARDSON. — Mademoiselle a tort. Ça n'empêche pas les sentiments et ça amortit les chocs !

SABY se décide. — Juste pour le principe, alors !

Se met à table et commence à déjeuner de bon appétit.

RICHARDSON. — Thé ? Chocolat ?

SABY mangeant. — Chocolat... D'ailleurs nous nous faisons peut-être de la bile pour rien ! Le Révérend

Trévor a parlé hier à mamy et on ne sait pas ce que ça a donné !

RICHARDSON. — J'étais dans l'entrée quand le Révérend est parti. Il n'avait pas du tout l'air d'avoir gagné le match !

SABY toujours mangeant. — Je sens que nous allons passer une journée horrible ! Si seulement Simon était là !

RICHARDSON. — Monsieur Horton-Green est revenu en taxi cette nuit vers trois heures.

SABY ragaille. — Ah bon ! Vous l'avez vu ?

RICHARDSON. — Entendu seulement. Il sifflait comme un pinson !

SABY. — Il y a des moments où ce garçon me déconcerte ! Toute une famille s'apprête à prendre le deuil et il siffle !

Se dresse soudain.

Ça y est, voilà les bulldozers ! Écoutez !

Ils écoutent.

RICHARDSON. — C'est le laitier, Mademoiselle. Il aborde la côte, juste avant la ferme des Garrick !

SABY. — Pourvu que mamy ne confonde pas !

Se rassied, prend un gâteau.

Quelle heure est-il ?

RICHARDSON. — A peine sept heures vingt-cinq !

SABY. — Je voudrais être plus vieille de cent ans !

Mange une bouchée, se redresse de nouveau brusquement, le bras tendu et le gâteau au bout.

Mon Dieu, vous avez vu Glouglou ?

RICHARDSON. — Pardon ?

SABY. — Le tableau de sir Douglas ! Il est d'aplomb !

RICHARDSON. — Je l'ai trouvé comme ça ce matin en descendant. C'est la première fois depuis trente ans !

Et le plus étonnant, c'est que maintenant il refuse de rester de travers !

SABY. — Ah oui ?

Elle essaye de remettre le tableau dans sa position penchée habituelle. Rien à faire. Elle regarde gravement Richardson.

Et si c'était un signe ? Dans les vieilles baraques comme celle-là, les événements dramatiques sont souvent précédés par des phénomènes inexplicables... fenêtres qui s'ouvrent toutes seules, tableaux qui se décrochent, miroirs qui se brisent... Vous ne croyez pas aux présages ?

RICHARDSON. — Oh si, Mademoiselle ! Une fois, dans les Ardennes, un de mes copains de la brigade a vu un arc-en-ciel en pleine nuit de Noël !

SABY *angoussée*. — C'est affreux ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

RICHARDSON. — Quarante jours de prison pour état caractérisé d'ébriété pendant les heures de garde !

Entrée d'Hubert, le visage grave et tout de sombre vêtu, cravate comprise.

Bonjour Monsieur Hubert.

HUBERT *grave*. — Bonjour Richardson.

SABY. — Bonjour papa. Bien dormi ?

HUBERT. — Bien dormi ? Un peu de décence, tu veux ? J'ai passé la nuit à arpenter les couloirs pour aller secouer la porte de la chambre de ta grand-mère ! Je viens encore d'essayer, rien à faire !

Brusque indignation.

Mais, ma parole, tu manges !

SABY. — Pour oublier ! Le cœur n'y est pas, tu sais !

HUBERT. — Et en robe de chambre ! A une demi-heure à peine de la ... de la disparition probable de ta grand-mère tu aurais tout de même pu faire un effort pour t'habiller !

SABY. — Toi en tout cas, tu en as fait un ! Si jamais mamy change d'avis et te trouve comme ça en descendant, déguisé en catafalque, ça va lui flanquer un drôle de coup !

HUBERT. — Je ne suis pas déguisé en catafalque, petite idiote ! Il se trouve simplement que j'ai tout à l'heure, à Londres, une réunion de mon groupe parlementaire à laquelle je dois absolument assister et que je me suis habillé en conséquence.

SABY. — Eh bien elles doivent être marrantes, vos réunions !

HUBERT *sec.* — Le parti conservateur n'est pas une formation hippie, figure-toi !... Au fait, Richardson, Monsieur Brownlow n'a pas téléphoné ?

RICHARDSON. — Personne n'a téléphoné, Monsieur !

HUBERT. — Il devait essayer encore une fois de parler au ministre ! Je n'aime pas ça du tout !

A Saby.

Tu as pris les informations, ce matin ?

SABY. — Mon transistor a disparu ! Je croyais que c'était toi qui l'avais !... Décidément, c'est fou ce qui se passe comme choses bizarres dans cette maison ! Tu as vu Glouglou ? Maintenant, il est d'aplomb !

RICHARDSON. — Et il n'y a plus moyen de le faire tenir de travers ! Mademoiselle dit que c'est un signe !

HUBERT *nerveux*. — Mademoiselle ne dit que des bêtises !

Il tend soudain l'oreille.

Vous entendez ?... Ce sont les bulldozers !

SABY. — C'est le laitier !

HUBERT. — Tu te crois drôle ?

RICHARDSON. — C'est bien le laitier, Monsieur Hubert. Il sort de la ferme des Garrick.

HUBERT *soulagé*. — J'aime mieux ça !

Regard à sa montre.

Sept heures trente cinq ! Qu'est-ce que Brownlow fabrique, bon Dieu !

A Saby.

Je vais encore essayer de parler à mamy à travers la porte de sa chambre...

SABY. — Si j'avais la moindre autorité dans cette maison, moi, je ferais venir les pompiers, et au trot !

HUBERT. — Ton grand-père ne veut pas en entendre parler ! Il dit que ce sont des gens qui n'ont aucune conversation !

SABY. — Il ne s'agit pas de les inviter à déjeuner !

HUBERT. — A huit heures moins le quart, Richardson et moi nous enfoncerons la porte de la chambre. Nous ferons ça aussi bien que les pompiers et plus discrètement ! Ils amouteront tout le pays avec leur sirène !

SABY. — Tu as peut-être raison. Et puis Simon vous donnera un coup de main !

HUBERT. — Ne me dis pas qu'il est encore revenu de Londres !

SABY. — Mais si !

HUBERT. — Ce type a une âme de boomerang ! Il passe sa vie à revenir !

Là-dessus on entend siffloter joyeusement et Simon entre, euphorique, vêtu de son pull à col roulé rouge.

SIMON *épanoui*. — Bonjour chérie, bonjour Monsieur, bonjour Richardson ! Encore une belle journée qui se prépare, on dirait !

HUBERT *froid*. — Opinion toute personnelle, Monsieur Horton-Green !

SABY. — Et du bon goût !

SIMON. — Ah oui, Pardon ! C'est fou, ce que j'oublie vite les choses désagréables !

HUBERT. — A ce niveau, l'oubli porte un autre nom,

Monsieur Horton-Green !

A Saby.

Je monte.

A Richardson.

Allez chercher les haches, Richardson, que tout soit prêt !

RICHARDSON. — Bien Monsieur Hubert.

Il sort.

HUBERT *à Saby*. — Toi, reste ici dans le cas où Brownlow m'appellerait !

Sortie d'Hubert.

SIMON *rieur*. — Enfin seuls !

Il l'embrasse rapidement.

Tes lèvres sont de miel, ô ma bien aimée, et tes seins ont la tiédeur frémissante des colombes !

SABY *le repoussant*. — Je sais, mais ce n'est pas le moment de parler de ce genre de bêtises !

SIMON. — C'est dans le Cantique des Cantiques, chérie ! Un chaud lapin sûrement, ce roi Salomon !

S'assied, se sert une grande tasse de chocolat et commence à manger comme un jeune loup sous le regard choqué de Saby.

Au fait, je n'ai pas très bien compris ce que Richardson est allé chercher...

SABY. — Des haches !

SIMON. — Je vois. Une pour ton père, une pour moi, et que le meilleur gagne !

SABY *nerveuse*. — Des haches pour enfoncer la porte de la chambre de mamy ! Je t'en prie, ne plaisante pas avec ça ! Et cesse de manger avec cet appétit, c'est indécent !

SIMON. — Tu as bien déjeuné, toi !

SABY. — Par raisonnement ! Du bout des lèvres !

Toi, tu dévores ! Et tu te promènes en sifflant dans un pull-over rouge ! Alors que mamy va essayer de se tuer dans quelques minutes !

SIMON. — Essayer n'est pas réussir, comme dit mon tailleur !

SABY. — Tu crois peut-être qu'elle aura pour au dernier moment ? Mamy ignore la peur ! Comme grand-père ! C'est incroyable, ce qu'ils se ressemblent, d'ailleurs ! J'ai toujours eu l'impression que c'est un général un peu timbré qui avait épousé un autre général un peu timbré !

SIMON. — Eh bien avec mon propre grand-père ça t'en fera trois, chérie !

L'apparition de Maud les fige sur place et il y a de quoi.

Elle est vêtue de noir des pieds à la tête, chapeau compris. Une courte voilette de dentelle, non moins noire, lui cache le haut du visage. L'ensemble, bien entendu, est d'une suprême et coûteuse élégance.

SABY stupéfaite. — Mon Dieu... C'est toi, Maman ?

MAUD. — Qui veux-tu que ce soit ? Bonjour.

SABY à Simon, sidéré. — Tu peux fermer la bouche, c'est maman !

SIMON se reprend. — Veuillez m'excuser, Madame, sur le moment je ne vous avais pas reconnue ! Bonjour...

MAUD. — Bonjour, Monsieur Horton-Green... Comment trouves-tu mon ensemble, chérie ? Pas trop dépassé ?

SABY. — Plutôt en avance ! Où as-tu déniché tout ça ?

MAUD. — C'est ce que j'avais apporté l'année dernière de Londres pour les obsèques de la sœur du docteur Hamilton.

SABY. — Mais elle n'est pas morte !

MAUD. — Non, il y a eu un mieux au dernier moment.

Alors j'avais tout laissé ici, dans la penderie de notre chambre...

SABY. — Un coup de pol !

Maud rectifie coquettement devant un miroir la position de son chapeau.

MAUD. — Je sais bien que ce n'est plus tout à fait la mode, mais après tout nous sommes à la campagne ! Et mère nous a quittés si vite !

SIMON sourit. — Pas avant huit heures, Madame ! Il est peut-être un peu prématuré de mettre lady Belmont au passé composé !

SABY. — Simon est persuadé que ça va s'arranger. C'est un optimiste !

MAUD froide. — C'est ce que j'ai compris tout de suite en voyant son pull-over.

Retour d'Hubert, à la fois fébrile et accablé.

HUBERT entrant. — Rien à faire ! J'ai eu beau donner des coups de pieds dans la porte...

Surprise en découvrant Maud.

Bon Dieu, tu m'as fait peur ! Qu'est-ce qui t'a pris, de t'habiller comme ça ?

MAUD. — Et toi ?

HUBERT. — Je vais à une réunion politique, moi, je ne suis pas en deuil !

SABY. — Il faut le savoir !

HUBERT. — Toi, tais-toi !

Regarde Maud.

C'est hallucinant ! Ote au moins le chapeau !

MAUD cabrée. — C'est un ensemble ! Sans le chapeau il ne veut plus rien dire !

HUBERT. — Eh bien, avec le chapeau il en dit trop !

MAUD. — Je l'avais fait faire l'année dernière en prévision des obsèques de la sœur du docteur Hamilton et tu m'avais dit que c'était exactement ce qu'il fallait !

HUBERT. — Pour les Hamilton qui sont une famille de snobs ! Maman a au contraire toujours souhaité qu'en ce qui la concerne nous fassions les choses très simplement !

MAUD. — Je ne vois pas ce qu'on peut imaginer de plus simple que l'aigrette noire ! Ce n'est pas même un chapeau, c'est un bibi !

HUBERT. — Un bibi pour obsèques nationales !

Brusque découragement.

Oh ! Et puis zut ! Il y a longtemps que je devrais savoir que j'ai perdu la guerre des chapeaux !

Regard à sa montre

Moins vingt ! Où est papa, bon Dieu ? Et Richardson ?

Entrée de Richardson qui porte sur l'épaule trois lourdes haches de guerre datant probablement du temps de Glouglou.

RICHARDSON. — Finalement j'ai pris celles de la panoplie du hall, Monsieur Hubert ! On savait faire les haches, à cette époque !

HUBERT. — C'est très bien, Richardson. Gardez-en une pour vous.

A Simon.

Il y a deux portes à enfoncer, Monsieur Horton-Green, et elles sont particulièrement épaisses ! Les panneaux datent du début du XVI^e ! Puis-je...

MAUD le coupe. — Tout en pointes de diamant et avec leurs ferrures d'époque ! Adorables !

HUBERT bref regard excédé vers Maud. — Puis-je espérer qu'oubliant les divergences de vue qui nous séparent, vous accepterez de nous donner un coup de main ?

SIMON. — Et même deux, Monsieur !

Prend une des haches, la soulève à deux mains. C'était vraiment le bon temps !

S'appuie sur la hache.

Le général est d'accord pour qu'on démolisse ses portes ?

HUBERT. — Il commandera lui-même la manœuvre à huit heures moins le quart précisés, dès que Richardson aura donné la charge !

Nouveau regard à sa montre.

Moins dix sept. Richardson, il est temps que vous alliez sur la pelouse.

RICHARDSON. — Bien, Monsieur Hubert.

Il sort, portant sa hache sur l'épaule et le claxon à la main.

HUBERT. — Il n'y a plus qu'à attendre papa.

Il soulève sa hache, mais avec beaucoup plus de mal que Simon n'en a eu à soulever la sienne.

MAUD inquiète. — Hubert, ta colonne vertébrale !

HUBERT sec. — Oh, je t'en prie !

Et sir William entre.

Il est en uniforme. Ce peut être au choix, le « grande » uniforme de cérémonie ou l'uniforme de combat d'un général de brigade. Qu'il porte l'un ou l'autre, il produit en tout cas un net effet de surprise.

Machinalement, sans outrance, mais perceptiblement, chacun rectifie machinalement la position.

SIR WILLIAM. — Jour tout le monde ! Repos !... Tout est prêt, fiston ?

HUBERT. — Oui papa.

SIR WILLIAM. — Ai commencé le compte à rebours en sortant de ma chambre. Plus que quatre-vingt-dix secondes !

A Saby.

Le moral est bon, petit ?

SABY. — Oh non !

Les yeux levés au plafond.

Quand je pense que ma pauvre mamy...

SIR WILLIAM. — Pauvre mamy ? Jamais vu personne de plus casse-pieds depuis Jeanne d'Arc !

*Se retourne et se trouve nez à nez avec Maud qu'il n'avait pas encore vue.
Petit sursaut.*

Oh !

A Hubert.

Qui c'est ?

HUBERT. — Voyons, papa, c'est Maud !

SIR WILLIAM. — Ah bon ! *(La regarde)* Ai cru au moment que c'était la veuve d'un bersagliier ! Jour Maud.

MAUD. — Bonjour, Père.

SIR WILLIAM. — Foutu chapeau !

Se retourne vers Simon.

Merci d'être là, mon garçon !

SIMON *sourit*. — Tout à fait normal, Monsieur. Je crois bien que j'ai le béguin pour lady Belmont !

SIR WILLIAM *bougon*. — Moi aussi, et voilà cinquante ans que ça me tient ! Encore besoin d'elle comme au premier jour, même pour respirer ! Vachement idiot, non ?

Regarde le plafond.

Sacrée bonne femme !

Revient à Simon.

Me sens incapable de vivre longtemps sans elle, vous savez ! Dix ou quinze ans peut-être, mais c'est tout !

Désigne la hache que tient Simon.

Alors allez-y de bon cœur avec ce machin ! Vachement dommage pour les portes mais tant pis !

HUBERT *nerveux*. — Qu'est-ce que Richardson attend pour sonner !

SIR WILLIAM. — Pas de panique, fiston !

Regarde sa montre.

Encore douze secondes... onze... dix... neuf...

Regarde au plafond.

Pourra se vanter de m'avoir emmerdé, celle-là !...

Regarde sa montre.

... Quatre... trois... deux... une...

Et on entend Richardson sonner la charge à pleins poumons.

En avant !

SIMON *criant*. — Arrêtez !

On le regarde avec stupeur.

Inutile de vous précipiter, lady Belmont sera là dans une minute ! Elle m'avait demandé de ne rien vous dire jusqu'au bout, mais j'ai trop de respect pour les portes du XVIII^e siècle !

HUBERT. — Vous êtes fou ! Quand auriez-vous pu lui parler ?

SIMON. — Cette nuit à mon retour de Londres, Monsieur, dans sa chambre.

HUBERT *suffoqué*. — Vous êtes allé cette nuit dans la chambre de ma mère ?

SIR WILLIAM. — Vachement gonflé ! Y ai pas mis les pieds depuis dix ans, moi !

HUBERT *à Simon*. — C'est impossible ! Elle ne vous aurait jamais ouvert sa porte !

SIMON. — Non, Monsieur. C'est pour ça que je suis passé par la fenêtre.

Petit silence stupéfait.

MAUD *pincée*. — Décidément, Monsieur Horton-Green, vous en prenez à votre aise avec les membres de notre famille ! Je ne désespère pas de vous trouver un jour dans mon lit !

HUBERT. — Tais-toi !

MAUD. — Je voulais dire « dessous » !

HUBERT. — Tais-toi quand même !

A Simon.

Vous aviez une échelle ?

SIMON. — La chambre est au premier étage et il y a du lierre sur toute la façade !

SABY *enthousiaste*. — Chéri, je ne savais pas que tu grimpais le long des murs et que tu entrales chez les gens par les fenêtres !

SIMON. — Je suis photographe de Presse, Saby !

A Hubert.

Rassurez-vous, Monsieur, je passe la plupart du temps par les portes, mais cette nuit je n'avais pas le choix ! J'apportais de Londres une certaine nouvelle que je savais de nature à détourner lady Belmont de son projet !

HUBERT. — Quelle nouvelle ?

SIMON *sourit*. — Si je vous la disais, elle m'accuserait de lui voler ses effets !

SABY. — Maman, tu peux remettre ton chapeau dans la penderie !

MAUD. — C'est toi qui le dis ! Moi, je fais confiance à mère !

SIR WILLIAM. — Pouvez me jurer qu'elle a laissé tomber, mon garçon ? Sur la tête de Tête-de-Lard ?

SIMON. — Oui Monsieur.

SIR WILLIAM *soulagé*. — Ça va ! M'aura fait rater un cuissot de chevreuil pour rien, quoi !... Voux savoir exactement ce que c'est, la mère fiston ?

Sheila, fraîche et souriante, entre derrière eux.

SHEILA. — Une emmerdeuse !... Bonjour !

TOUS *ensemble*. — Maman ! Mère ! Mamy !

Saby court vers elle et l'embrasse.

SHEILA. — En robe de chambre un jour pareil, chérie ? Tu n'as vraiment aucun sens du protocole ! Tu devrais prendre exemple sur ta mère !... Votre symphonie en noir est un petit chef-d'œuvre, ma chère Maud ! Vous m'aviez gâtée !

MAUD. — Je vous en prie, mère, c'était la moindre des choses !

SHEILA *souriant à sir William*. — Tu sais que l'uniforme te va encore très bien, chéri ? Il faudra le mettre plus souvent ! J'ai aussi beaucoup aimé le solo de clairon de Richardson ! Qu'est-ce que c'était, au juste ?

SIR WILLIAM *bourru*. — La charge ! Te croyais en train de claquer !

SHEILA *amusée*. — Je suppose que dans ce cas tu m'aurais fait faire le tour du parc sur un affût de canon, enveloppée dans un drapeau ?

Lui tapote tendrement la joue.

Trouffion, va !

A Hubert.

Il tient toujours sa hache.

Alors, mon cher député, on se préparait à enfoncer mes portes ?

HUBERT *entre la joie et la colère*. — Et tu ne l'aurais pas volé ! On n'a pas le droit de faire des pours pareilles à sa famille !

SHEILA. — Les familles sont comme les tapis, il faut les secouer de temps en temps !

On entend soudain un coup sourd qui semble ébranler toute la maison.

Qu'est-ce que c'est ?

Ils écoutent. On entend un deuxième coup,

puls un troisième...

HUBERT ravi. — Je crois bien que c'est Richardson en train d'enfoncer tes fameuses portes, maman !

SHEILA sursaut. — Mais il est fou !

Criant.

Richardson !

TOUS criant ensemble. — Richardson !... Richardson !
...Richardson !...

Les coups cessent.

Puis Richardson paraît en trombe, la hache à la main.

Il a «tombé» la veste et retroussé les manches de sa chemise.

RICHARDSON interdit. — Que milady me pardonne, je la croyais défunte !

SHEILA. — C'est ma porte, que vous étiez en train d'enfoncer ?

RICHARDSON. — Oui milady, selon les ordres de sir William ! Je suis passé par le petit escalier, j'ai attendu un moment sur le palier, puis quand j'ai vu que personne ne venait je me suis mis au travail pour gagner du temps !

SHEILA nuance d'humeur. — Vous auriez pu vérifier d'abord si la porte était toujours fermée à clef ! Il y a beaucoup de dégâts ?

RICHARDSON. — Avec des haches de cette qualité c'était fatal, milady !

SIR WILLIAM à Sheila. — Bien fait !

Sheila hoche la tête, puis elle sourit.

SHEILA. — Tu as raison, vieux sadique, il faut que j'accepte ça comme une punition... Emportez ces maudites haches, Richardson, et merci quand même ! Si vous connaissez un bon menuisier dans le pays, faites-le venir tout de suite !

RICHARDSON. — J'en connais un, milady ! Le mari de la nièce du beau-frère de ma femme !

SIR WILLIAM illuminé. — Petticoat !

Richardson ouvre la bouche pour nier.

SHEILA, vivement. — Richardson, sortez !

Richardson sort en emportant les trois haches.

William, encore un mot, un seul, au sujet de Petticoat et c'est le divorce pour cruauté mentale ! Tu sais que je fais toujours ce que je dis !

HUBERT riant. — Pas toujours, Dieu merci !

SHEILA. — Tu crois ça !

HUBERT riant. — Nous sommes lundi matin, il est huit heures et tu es toujours vivante, non ?

MAUD pincée. — C'est un fait, mère ! Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais c'est un fait ! Vous êtes toujours là !

SHEILA. — Parce que les bulldozers n'y sont pas, ma chère Maud ! J'avais dit que ce serait eux ou moi !

SIR WILLIAM. — Leur as fait peur, hein ? M'étonne pas de toi ! Pauvres petites bêtes !

SHEILA. — Le Ministre des Transports les a décom-mandés !

HUBERT. — Absurde ! Pour que le Ministre recule il faudrait une guerre mondiale !

SHEILA. — Ce n'est pas tout à fait ça, mais presque ! C'est une grève !

A William.

... à peu près générale !

HUBERT ahuri. — Une grève ?...

SHEILA. — Que nous devons à Simon ! Si tu n'épouses pas ce merveilleux garçon, Saby, c'est moi qui l'épouse !

HUBERT. — Expliquez-vous, Monsieur Horton-Green ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire idiote ?

SIMON. — Une histoire vraie, Monsieur. Je commençais à avoir très peur que milady Belmont et le Minis-tre des Transports ne soient aussi têtus l'un que l'autre,

alors j'ai eu l'idée, hier soir, d'aller trouver Joë Ferguson à Londres...

HUBERT effaré. — Le type du Syndicat des dockers ? Vous le connaissez ?

SIMON. — Je ne voudrais pas essayer d'avoir l'air d'être drôle, Monsieur, mais Joë Ferguson est très exactement le neveu du mari de la cousine germaine de ma mère !

Sir William ouvre la bouche pour dire quel-que chose.

SHEILA. — William, tais-toi !

SIMON. — Je suis donc allé le trouver et lui ai fait remarquer quelle occasion merveilleuse il avait, grâce à lady Belmont, de déclencher enfin une grève popu-laire... mieux encore, sentimentale !... et d'extorquer du même coup au Gouvernement les cinq shillings d'augmentation hebdomadaire après lesquels les dockers courent depuis un an. Je dois dire qu'il a pigé tout de suite !

HUBERT horrifié. — Vous ne voulez pas dire que les dockers se sont mis en grève en l'honneur de ma mère ?

SIMON. — Si Monsieur, par solidarité. Depuis ce matin six heures trente, toute activité a cessé dans le port de Londres !

Hubert reste immobile un instant, puis il s'as-sied lentement dans le premier siège venu.

HUBERT simple mais convaincu. — Merde.

SHEILA ravie. — Il paraît que ces braves garçons se promènent dans les rues avec d'énormes pancartes où ils ont écrit : «Tous unis pour Sheila et pour nos cinq shillings !»

A Saby.

Simon m'a monté ton transistor cette nuit pour que je puisse suivre le déroulement de l'affaire ! J'ai vraiment passé un très bon moment !

SABY à Simon. — Eh bien tu en as fait, des choses, cette nuit !

SIMON riant. — Il y a des nuits comme ça ! J'ai même remis le tableau de Gloulou d'aplomb !

Elle se jette dans ses bras.

SABY. — Zorro, chéri, tu es Zorro !

SIR WILLIAM à Hubert. — Me disais aussi qu'il me rappelait quelqu'un, le bougre !

Hubert toujours effondré dans son fauteuil, n'a aucune réaction.

Il lui tape affectueusement sur l'épaule.

Belle journée, n'est-ce pas ? Exactement le coup de Tripoli, bon Dieu !

HUBERT douloureux. — Papa, je t'en prie ! Est-ce que tu te rends compte que c'est la fin de ma carrière ? Il ne me reste plus qu'à démissionner !

SIR WILLIAM. — Bravo ! Vas pouvoir faire enfin un métier honnête !

MAUD tendre. — Je serai près de toi, Hubert !

HUBERT agacé. — Je ne t'en demande pas tant !

Se lève brusquement, retrouvant toute sa vitalité.

Monsieur Horton-Green, vous êtes un farceur ! Si la moitié seulement de ce que vous dites était vrai, je le saurais depuis longtemps ! John Brownlow m'aurait téléphoné !

SHEILA. — Il a sûrement essayé, mon chéri, mais notre ligne est aux abonnés absents !

HUBERT suffoqué. — Quoi ?... Qui s'est permis de...

Un pas vers Simon, l'air mauvais.

C'est vous, hein ? C'est encore vous, espèce de photo-graphie gauchiste !

SHEILA. — C'est moi qui lui ai demandé de le faire ! Je tenais tout de même à dormir tranquillement pendant quelques heures !

HUBERT dans un cri. — Nom de Dieu !

Il se précipite sur le téléphone.

Allô ! Allô ! ... Les abonnés absents ? Ici Hubert Belmont, député !... (*Crispé*) C'est ça, oui ! Belmont comme la dame des Dockers ! Je suis son fils ! Est-ce que Monsieur Brownlow m'a appelé ?... Je me fous de vos félicitations, je vous demande si Monsieur Brownlow m'a appelé !

Il écoute, atterré.

Combien dites-vous ?... C'est horrible ! Il vous a laissé un numéro où je peux le joindre ?... Alors passez-le moi ! Priorité !... (*Exaspéré*) Elle va bien, oui, elle va très bien ! Demandez-moi Monsieur Brownlow, bon Dieu !

Aux autres.

Onze fois ! Il a téléphoné onze fois !

MAUD. — Dis-lui de rappeler à Gladys que je déjeunerai avec elle demain au Savoy !

HUBERT écumant. — Au Savoy, hein ? Tu crois ça ! Demain, tu n'auras plus que tes chapeaux à manger !

A l'appareil.

Brownlow ? Ici Hubert ! Je suis désolé, mon vieux ! Je...

Sur des tons différents.

Oui...oui...oui...

Autre chose.

Non...non...non...

Autre chose.

Quoi...quoi...quoi...

Autre chose.

Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu...

Il raccroche.

Le Ministre est en route ! Il est parti de Londres il y a vingt minutes !

SHEILA. — Il vient ici ?

HUBERT fébrile. — Où crois-tu qu'il a eu l'idée d'aller ? A la pêche ? Il veut te voir de toute urgence !

SHEILA froide. — Je ne reçois jamais le matin !

HUBERT. — Maman, je t'en prie ! C'est le Ministre des transports, bon Dieu ! Nous sommes à la veille d'une crise nationale ! Il paraît que ça commence à bouger partout, à Liverpool, à Glasgow, à Southampton ! Ils veulent tous leur Sheila et leurs cinq shillings ! Voilà ce que tu as réussi à faire avec la complicité de...

Regarde Simon d'un air féroce.

...de cette espèce de... de...

SABY. — De gendre, papa !

A Simon.

C'est le moment, chéri !

SIMON un pas en avant. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de Saby !

HUBERT criant. — La mienne, Monsieur Horton-Green, c'est la mienne que vous allez avoir !

MAUD inquiète. — Hubert, tes cordes vocales !

SHEILA agacée. — Mais enfin, qu'as-tu contre Simon ? Il a sauvé la vie de ta mère, non ? Et il ne sera pas le premier photographe anglais à faire un beau mariage !

SIR WILLIAM. — Petit-fils de Tête-de-lard, bon Dieu ! M'a sauvé la mise devant Dunkerque !

SHEILA machinalement. — Devant Tobrouk, chéri.

A Hubert.

D'ailleurs c'est très simple ! Ou tu cesses d'embêter ces enfants, ou je flanque ton Ministre à la porte, parole de lady Belmont !

HUBERT. — C'est du chantage !

20
SHEILA. — Eh bien, c'est rudement plus amusant que les œuvres paroissiales !... Alors ?

Hubert ferme les yeux devant ce choix déchirant.

HUBERT digne. — Très bien, Monsieur Horton-Green, je cède ! Mais dites-vous bien que c'est uniquement dans l'intérêt supérieur de la Couronne !

SABY. — Ça ira quand même. Merci, papa !

SIMON Saby dans ses bras. — Merci, Monsieur. Je vous promets qu'elles ne le regretteront pas !

HUBERT. — Qui ?

SIMON. — Saby et la Couronne, Monsieur.

Il embrasse Saby, la lâche brusquement.

Chérie, j'ai une idée !

Il sort en courant.

HUBERT. — Où va-t-il encore ?

SHEILA. — Chercher son appareil, évidemment ! Il faut qu'il commence à gagner sa vie, ce petit !

HUBERT. — Mais le Ministre vient ici incognito, bon Dieu !

Il appelle.

Monsieur Horton-Green ! Monsieur Horton-Green ! Monsieur...

L'entrée de Richardson, qui a recouvré sa tenue et sa dignité de Maître d'Hôtel, l'interrompt.

RICHARDSON. — Milady m'excusera de la déranger mais il y a là un homme très mal habillé qui veut la voir.

SHEILA. — Encore un de ces maudits vendeurs de bibles ! Donnez-lui un peu d'argent et mettez-le dehors !

RICHARDSON. — Bien, milady.

Un pas pour sortir, se retourne.

Combien d'argent à peu près, milady ? Il dit qu'il est Ministre des Transports.

SHEILA. — Quoi ? Ne lui donnez rien et faites-le entrer !

RICHARDSON poliment réprobateur. — Très bien, milady, mais il a une cravate qui ne va pas du tout avec son costume !

Il sort.

SIR WILLIAM inquiet, à Sheila. — Vas pas l'inviter à déjeuner, hein ? Rien de plus barbant que ce genre de type ! En 36, aux Indes, en ai vu un, un jour, qui a endormi deux cents bougres en moins d'une heure ! Rien que des fakirs !

HUBERT. — Papa, ce n'est pas le moment ! Et toi maman, pour l'amour de Dieu, réfléchis avant de parler ! Ne va pas lui dire n'importe quoi !

SHEILA nette. — Rassure-toi ! Tout ce que j'ai à lui dire c'est que si jamais il refuse leurs cinq shillings à mes petits dockers, je me tue lundi matin !

HUBERT dans un cri. — Maman, non !

Simon revient en courant avec son appareil en même temps que Richardson reparait.

Il laisse la porte grand ouverte, s'efface un peu.

RICHARDSON annonçant. — Monsieur le Ministre des Transports !

Ils se retournent tous vers la porte.

Simon met un genou à terre et braque son appareil pendant que...

LE RIDEAU SE FERME